

20
n^o 9 revu le 1^{er} janvier 1779
rejeté.

Peut-être y a-t-il de la témérité, ou au moins
de l'indiscrétion, à remettre sous les yeux de l'Académie
un Essai probablement confondu dans la foule des
mémoires présentés il y a deux ans au concours.
Les efforts inutiles de l'auteur pour se procurer quelques
renseignemens sur les ouvrages dont il a été fait une
mention honorable, l'incertitude même où il a
été que le sien soit parvenu à raison de la voie
indirecte qu'il avait employée pour cela, sollicitent
l'indulgence de l'Académie en faveur de ce nouvel
envoi fait par son fils. heureux celui-ci, si les corrections
en tous genres qu'il a crû nécessaires, peuvent compenser
les défauts de l'ouvrage, toujours moins faciles à
éviter qu'à reconnaître.



ARIC 7 d. 2
n^o 6

Exce cibor etiam medicina fungar ut omni
munere, quos fugias, quosque sequare dabo.

Ovid. 2 de Rem. amor.

Des Alimens & des Boissons

Comme Remèdes, Dans les Maladies chirurgicales.

De ces choses appelées non-naturelles, et que leur usage, ou leur abus rendent pour l'homme avantageuses ou nuisibles, il n'en est pas qui influent sur la santé d'une manière plus directe que les alimens et la boisson. ils intéressent précisément jusq' à son existence : c'est par eux qu'elle commença avant même qu'il vit le jour ; c'est à eux qu'il doit l'accroissement, la nutrition, la réparation. si leurs qualités absolument ou relativement bonnes, sont la cause et l'âme en quelque sorte du libre exercice de toutes ses fonctions, ils ne peuvent en contracter de mauvaises sans les troubler. si l'en est privé trop longtemps de leur secours, l'extenuation qui en est la suite devient un principe infaillible de destruction. si la force des alimens offerts est supérieure à celles du viscère qui en doit faire la digestion, la réparation deviendra dans certains cas difficile, impossible dans d'autres. Si la force de l'organe au contraire excède de beaucoup la résistance de la matière nutritive, la quantité qui s'en extraira surchargera des viscères d'une texture moins solide ; et la mort par excès de nutrition sera plus prompte encore que celle qui reconnoît une cause absolument contraire.

Qu'on jette un coup d'œil sur cette fonction de l'Economie animale, qui dispose les alimens à se métamorphoser en notre propre substance... qu'on examine un instant l'organe qui l'opère... on fera bientôt convaincu de leur influence universelle non seulement sur la vie, mais sur la santé, mais même sur les moyens de la rétablir.



L'Estomac, comme tous les organes les plus importants, est unique, placé à peu près au centre de la machine, entre les deux viscères qui coopèrent le plus à ses fonctions, soumis immédiatement à l'action du Diaphragme, autre organe d'une influence non moins étendue -- l'Estomac, dit je, soutenu, environné, échauffé par les intestins qui perfectionnent son opération, a, par ses nerfs, une correspondance très grande avec toutes les autres parties. il a, surtout avec la tête, et les organes auxquels la sympathie la plus décidée si l'on considère sa fonction, les efforts de la machine entière, qui contribuent à la favoriser, m'annoncent toute son importance. je vois le fluide nerveux y aborder de toutes parts -- je vois toute autre action suspendue, si les forces qu'elle exige font au détriment de celle-ci; je vois toutes celles qui peuvent l'augmenter, s'empressez d'y concourir. si la digestion parfaite est la suite de l'énergie avec laquelle les autres fonctions s'exercent, si même elle en est la preuve la plus complète, leur exercice est réciproquement et l'effet et la preuve de la bonne digestion. tous les efforts, toutes les oscillations de la machine semblent se porter à l'Estomac, lorsque la matière de la nutrition s'y prépare. dès qu'elle est disposée à la distribution, ces mêmes efforts réagissent en sens contraire pour la favoriser. Ce flux et ce reflux, d'oscillations du centre à la circonférence, cette réciprocité plus ou moins énergique, plus ou moins prompte, selon l'intensité des causes qui la produisent, ou qui en gênent les mouvements, ne feroit elle point l'une des clefs de l'Economie animale? et quand, dans le siècle dernier, l'Enseignante Van Helmont expliquoit tout par son Archée fameux, ou par la puissance du pyllore, à qui il avoit départi le gouvernement suprême de la machine, il jettoit avec un appareil bizarre et sous des expressions ridiculement pompeuses les fondemens d'une doctrine presque universellement reçue, depuis qu'elle

acte' annoblie de nos jours par un Ecrivain qui en a
parlé le createur.

Si Dans l'Etat naturel l'influence active et passive de
l'estomac et de la Digestion sur le reste du corps est marquée
d'une manière si positive, de quelle facheuse consequence
ne doit pas être chez l'homme malade la lésion qui rompt
cet équilibre avantageux? Combien ne feroit il pas à désirer
de pouvoir régler soit la forme, soit la qualité des aliments
d'une manière proportionnée à l'excès de force ou de faiblesse
qui constitue, ou accompagne les maladies? je dis qualité
et quantité. Car tout est bon sortant des mains de la
nature [a]. il n'est pas d'aliment mauvais pour celui qui
se porte bien. c'est moins des qualités absolues de telle ou
telle substance que dépendent ses effets salutaires ou
pernicieux, que des dispositions particulières de celui qui
en fait usage. Des peuples entiers ne vivent que du produit
de leur chasse [b], d'autres de celui de la pêche, d'autres
de lait. [c] il compose, avec quelques végétaux, le
régime frugal des premiers habitants du monde [d] —
Combien d'autres ne connaissent que l'Eau pour boisson?
non seulement ils jouissent de la santé... la longévité et
la vigueur sont encore leur appanage... et nous, dans la
docte gourmandise met à contribution la nature entière
considérée dans le sens le plus étendu, ne jouissons nous pas
d'une santé qui en mérite le nom? Dans notre Europe
les peuples les plus rapprochés du nord ne soutiennent ils
pas les excès d'une inqurgitation presque perpétuelle; ceux
du midi les raffinements voluptueux que le climat inspire?

[a] Emile Tom. 1. liv. 1.

[b] Les Groënlandais engraisser dans des isles desertes des chiens
sauvages dont ils font la chasse et qui passent parmi eux pour un
mets délicieux. Hist. nat. du Groënland d'Anderson Tom. II.

[c] Athen. lib. C. 6. -- plin. Hist. nat. L. VI C. xxx.

[d] lacte mero veteres usi narratur et herbis.

Sponte sua si quas terra ferat ... Ovid. fast. IV.



et qui mieux que nous fourniroit la preuve la plus complète de la variété presque infinie des choses qui peuvent être employées à notre nourriture ? T

Telle est en effet l'énergie de cette force en vertu de laquelle l'homme assimile toutes ces substances étherogènes et les convertit en la sienne propre, qu'une constitution robuste et une santé parfaite le dispensent presque de s'embarrasser de leur choix. le produit est le même. lorsque tout concourt à perfectionner sa digestion, elle entretient elle même les dispositions propres à en produire une semblable. aussi l'homme sain, bien portant et maître de lui même est-il fait pour méconnoître l'empire de la diète et les loix du régime. il n'a besoin ni de celui qui les prescrit, ni du ministre qui les exécute. la seule règle qu'il ait à suivre est de ne s'astreindre à aucune. il connoit tous les genres d'alimens familiers au peuple et aucun ne lui est étranger il n'est ennemi ni de la table, ni des festins, mais il s'en prive, s'il le faut. Dans l'occasion il peut satisfaire des desirs excités par un appétit plus énergique, comme il est le maître d'y résister. il est en état de ne faire qu'un repas, ou de s'en permettre plusieurs. Communement il en fera deux, et s'acquittera très bien de l'un et de l'autre, par ce qu'il sent que la facilité de la digestion répond à l'appétit [a] il n'a qu'une seule attention à avoir: c'est d'user de ses forces sans en abuser. c'est par là qu'il conserve sa santé; c'est par là au moins qu'il se ménage les ressources les plus propres à la rétablir, si quelque accident vient en déranger l'harmonie [b]

[a] Sanus homo qui et bene valet nullis obligare se legibus debet, ac neque medico, neque iatroliptrâ egera... nullum cibi genus fugere quo populus utatur... interdum in convivio esse, interdum ab eo se retrahere... modò plus jectò, modò non amplius assumere: bis dies potius quam semel cibum capere et semper quam plurimum, dummodo hunc concoquat. Cels. de Med. Lib. 1. C. 1.

[b] hæc firmis servanda sunt, cavendum que ne in secundâ valetudine adverse præsidia consumantur. ibid.

Voilà les avantages d'une santé brillante et les privilèges qui lui appartiennent. l'homme faible n'y a aucuns droits, et ce n'est pas en vain qu'il tenterait de les usurper. placé en quelque sorte entre l'état que nous avons décrit et celui du malade, il ne tarderait pas à se précipiter dans cette dernière classe.

Mais si l'usage des aliments & de la biisson contribue plus qu'aucune des autres choses non-naturelles à entretenir l'espace de santé de l'homme valetudinaire, combien les avantages du régime ne font-ils pas plus marqués encore chez l'homme malade? c'est une vérité dont les anciens maîtres de l'art étaient si convaincus qu'ils firent remonter la révélation des préceptes de la diète à Apollon même & à Pœon, par qui ils avaient été transmis à Esculape [a]. On fait avec quel zèle Pythagore et ses disciples se livrèrent à cette partie importante de l'art de guérir. on fait l'empressement religieux avec lequel ils l'exercèrent... Comment ils cherchèrent de bonne heure à connaître les signes, d'après lesquels la quantité de sommeil et de nourriture pouvait être réglée sur celle du travail. les grands philosophes ne craignirent pas de déroger à leur réputation en s'occupant même de la manière de préparer les aliments. ils en firent, les premiers, le sujet de leurs conférences & de leurs écrits [b]. Le père commun de la Médecine & de la Chirurgie chez les Grecs, donna dans ses ouvrages immortels la sanction à ces préceptes, et ne les appliqua pas d'une manière moins directe au traitement des maladies externes qu'à celui des autres. Celle, car Hippocrate des Romains, qui en s'appropriant en quelque manière les grandes vues du premier, fût allier la solidité à la précision, l'élégance à l'intérêt, a consacré



[a] Insignis sapientia esse expendere et observare quibus alimentis utendum, quantum que cibi assumendum sit. eam scientiam ab Apolline & Pœone traditam, ac postea ab Esculapio exultam fuisse. — Darchius. Hist. med. Dial. I.

[b] Pythagoræ eam medicinæ partem maximè amplectebantur quæ dietam moderatur, in quæ hæc exercenda erant accuratissimi... signa nitentur addicere quibus congruum laboris victusque & summi modum explorarent. deinde quod ad ipsam præparandorum ciborum

à la diététique dans les maladies chirurgicales une part
assez considérable de son travail. André de la Croix & A.
Paré sont presque les seuls, parmi les chirurgiens modernes
du premier âge, qui aient paru avoir senti toute l'importance
du régime. C'est surtout d'Hippocrate & de Celse qu'ils em-
pruntent la plupart des préceptes qu'ils dictent. nous remarquerons
à ce sujet que la chirurgie de la Croix & celle de Paré, semblables
à celle des deux grands maîtres de la lecture desquels ils s'élevaient
nourris, est peu agissante dans tous les cas où la nature aidée
d'un bon régime peut triompher du mal. C'est en proportion
des systèmes qu'on a moins observé, et en conséquence moins
accordé à la nature, beaucoup plus attribué à l'art. et cette
futilité a été commune à la médecine interne et à l'externe
heureusement que la révolution qui après tant de siècles nous
a ramenés au point d'où l'on aurait dû partir leur est commune
aussi. Si les Remèdes Cephaliques, Spléniques, Si les fébrifuges
même et tant d'autres perdent de jours en jours de leur crédit
au flambeau de l'expérience raisonnée, les baumes, les emplâtres,
de tout genre et de toute espèce, et tant d'applications si longues,
spécifiques des maux qu'elles aggravent quelquefois, ou qui
guérissent en dépit d'elles, ne sont-ils pas moins déclinés de l'autorité
qu'une longue prescription leur avait acquise.

Il serait digne d'une Académie, qui n'a pas craint de faire
démontrer l'abus de la plupart des remèdes extérieurs, qui dans
plusieurs de ses mémoires a cherché à réduire le nombre des
opérations, à simplifier celles qui sont nécessaires et à éviter
celles qui ne le sont pas... il serait digne d'elle, et c'était une suite
de ce plan de sagesse et de réforme au quel elle préside, de
tourner les vues des praticiens et celles de ses concurrents du côté
des secours directs puisés dans la nature même et destinés à
seconder les intentions de cette bonne mère. Dans l'influence
dans la cure des maladies chirurgicales, ne peut-être méconnue. n'est
ce pas elle en effet qui amène ce terme désiré qui est en même temps
et le complément et la preuve de leur guérison. [La] Les préceptes
des anciens qui étaient le fruit de l'expérience, sont-encore ce que

rationem attinet, illi sepe primi commensuri de ea atque disputare.
aggressi sunt. Jamblie. de vit. pyth. art. 183 - 244.
[La] Cognoscei debet circa Carnis regenerationem quod materies illius sit sanguis
bonus, opifex verò et author naturae. Galen. Meth. Med. lib. m. c. m.

Nous avons de mieux aujourd'hui. et en depit des systhèmes qui se succèdent d'une manière presque éphémère, malgré le degré de perfection donné à la plupart des opérations de l'art, perfection qui caractérisera notre siècle et engagera la postérité à le reconnaître pour le siècle de la chirurgie, il sera glorieux auprès d'elle pour l'Académie qui a le plus contribué à l'illustrer, d'avoir établi elle-même combien les succès que ses habiles maîtres peuvent obtenir sont subordonnés à l'action et à l'opération de la nature.

En effet sans cette ressource primitive et essentielle, aucune plaie ne se guérit. le chirurgien le plus adroit et le plus consommé divise en vain ce qui croit uni contre nature, en vain il cherche à réunir ce qui croit divisé... en vain parvient il au moyen d'une incision douloureuse à extraire le corps étranger qui fait le martyre de son malade... en vain la tête de l'os luxé est reniée dans sa cavité naturelle... il fait disparaître en vain l'ulcère rongeur qui semble menacer de destruction la partie sur laquelle il s'est fixé.... Si le malade ne porte en lui même le baume nécessaire à la réussite des opérations; si le chirurgien néglige en l'y préparant, en le conduisant, ou même après que la main a consommé l'ouvrage de l'art de régler le régime de manière à le faire concourir à ses vues, le membre remis quitte de nouveau sa place, la fracture la mieux réduite se renouvelle, la cicatrice désirée ne peut avoir lieu, celle dont on voudrait éloigner le terme se fait d'une manière trop prompte; le levain caustique dont l'impression se portoit sur la peau n'y cessera ses ravages, ~~qui~~ pour former sur quelque organe essentiel une marasme funeste.

Mais si telle est l'importance des aliments relativement aux maladies chirurgicales, qu'elle l'emporte de beaucoup sur celle des autres choses non naturelles, tel est aussi l'avantage du chirurgien ou plutôt celui du malade, qu'il est plus au pouvoir du premier de prescrire le régime, de l'adapter au caractère & aux circonstances des maladies et de lui donner sur elles et sur leur traitement une influence plus thérapeutique.

Communiquer à l'air que respire un blessé, les qualités les plus favorables à sa plaie, fixer dans certaines circonstances la quantité



nécessaire à l'entretien de la respiration et celle pour l'excès seroit
propre à augmenter les accidens de l'organe qui l'opere, seroient
entre les mains du chirurgien deux moyens bien avantageux,
mais, il en faut convenir, la difficulté du premier n'est pas moins
pouvante que l'impossibilité de l'autre. Le mouvement, qui
opérerait des merveilles dans tant de maladies chroniques du
département de la chirurgie, convient précisément à ceux qui
n'en peuvent faire. On y supplée par des succussions artificielles,
mais est ce toujours d'une manière absolument exempte —
d'inconveniens? Le Repos se prescrit, mais c'est la nature qui le
permet; car la cessation de mouvement volontaire n'en est
qu'une esquisse négative, et le sommeil que les spécifiques ont
procure entre dans la classe des drogues et du danger qui en
accompagne l'usage. à l'égard des Excretions & des Secrétions, les
premières ne sont elles pas presque toujours subordonnées à la
médecine pharmaceutique et les autres trop malheureusement
troublées par le préjugé qui cherche à les y affermir. pour les
passions de l'âme, c'est vraiment bien ici que le Médecin & le
Chirurgien prescrivent ce qui est au dessus de leur pouvoir &
de leurs connaissances. ils ignorent malgré la Médecine de l'Esprit
qui n'a servi qu'à prouver celui de son auteur, les moyens physiques
de produire telle ou telle passion, comme la manière dont son
influence très marquée cependant, peut devenir vivifiante ou
meurtrière.

C'est dans l'article des alimens & des boissons que le
maître de l'art jure vraiment de ses droits, en qu'il lui est
permis d'en tirer le parti le plus avantageux. l'expérience
a tracé la route, et l'effet marqué des méthodes contraires,
pousse l'évidence du précepte presque jusqu'à la démonstration.
telle est la nécessité de la diète absolue dans les grands accidens,
celle d'une restauration prompte et raisée après les pertes de
substance, les hémorragies. C'est dans l'observation des effets
salutaires ou nuisibles des alimens [*la juvantibus & la dentibus*]
que le praticien a puisé cette grande science par laquelle
il saisit d'un coup d'oeil l'ensemble des circonstances, cet ensemble
qui dans l'occasion le décide à faire l'application de la règle, ou
à se rapprocher davantage de l'exception — sorte de milieu

plus facile pour être à l'usage au lit du blessé, qu'il ne l'est de le déterminer dans le Cabinet. Car dans une tête bien organisée d'ailleurs et munie des bons principes, ce n'est souvent dans l'instant même que l'instinct scientifique, si l'on peut parler ainsi, ce n'est qu'une science purement implicite, qui fixe l'application des préceptes généraux au cas particulier. Ces préceptes généraux dans les maladies dont il est ici question surtout, sont susceptibles de tant d'exceptions, qu'il faut regarder comme tels, ceux qui en comportent le moins. C'est ainsi que le bouillon qui restaure le Citadin, énerverait l'artisan robuste, le dur moissonneur. -- réciproquement le pain grossier qui leste celui-ci, les viandes compactes, salées et enfumées, dans les quelles il trouve la force qui l'aide à supporter le poids du jour et de la chaleur, accablent bientôt l'estomac du gentilhomme ou du bourgeois accoutumé à une vie délicate. elles serrent funestes à l'homme de lettres sédentaire. Dans les pays froids, on digère mieux, quoiqu'on perde moins, on a moins besoin d'une somme d'aliments plus considérable.... chez le blessé, chez l'homme malade, tout ceci fixe des prescriptions & des exceptions plus strictes encore, par ce qu'elles sont relatives à son état. Des Viscères qui participent souvent au vice général, ne peuvent exercer leurs fonctions avec l'énergie ordinaire. s'ils en conservent le pouvoir, il seroit à craindre que la fièvre et les accidents n'augmentassent en proportion. il faut éviter de surcharger l'un, comme de trop affaiblir l'autre. Deux conseils également nuisibles, également dangereux [a]

Ce n'est cependant ni comme causes éloignées, ni comme accessoires symptomatiques que les aliments & les boissons sont à considérer ici. c'est sous un aspect purement thérapeutique qu'il est question de décider jusqu'à quel point la qualité des uns & des autres, leur quantité, leur préparation et les circonstances où l'on peut les placer dans les maladies chirurgicales peuvent devenir un remède direct, principal, ou accessoire de ceux qu'on adapte à leur guérison.

Le Rare privilège de dire beaucoup en peu de mots, cette riche prévision dont le père de la Médecine & de la Chirurgie parmi les Romains nous a fourni un modèle inimitable seroit sans doute un

[a] *medici officium est ut aegrum neque supervacua materia oneret, neque imbecilliorum fame perdat. Cels. de Med. lib 11. C. IV.*



Des méthodes les plus propres à concilier à nos efforts le suffrage de l'Académie. elle ne se dissimulera pas d'ailleurs la difficulté — d'établir l'ordre à désirer dans un sujet aussi étendu où nous semblons courir ou exception. nous avons adopté le plan, qui nous a paru tout à la fois propre à éviter et la répétition fastidieuse des préceptes et la confusion des objets. s'il a ce mérite aux yeux de la Compagnie savante au jugement de la quelle il est soumis, la préférence que nous lui donnons sur les divisions réelles n'a pas besoin d'autre apologie.

il n'est pas en chirurgie d'indication diététique qui ne puisse être remplie par les boissons, comme par les aliments; ceux-ci même n'ont pas lieu dans toutes; tandis qu'il n'en est pas où l'usage des boissons ne soit admis. c'est pour cela que nous réunissons ce qui les concerne sous les différents titres que nous consacrons à l'usage des aliments.

La première, la plus étendue, la plus importante des classes que nous nous proposons d'établir est celle où l'excès de forces soit naturelles, soit morbifiques tendant directement au désavantage du malade, exige la privation totale d'aliments solides. les préceptes ici ne peuvent être que négatifs relativement aux aliments; mais la nécessité d'une boisson abondante et choisie en exige de très positifs. nous donnons à ce premier régime le titre d'antiphlogistique. celui que nous nommons Cordial est destiné à ces circonstances analogues à celles qui précèdent, mais dans lesquelles les pertes ou les faiblesses excessives exigent pour l'entretien de la vie une restauration prompte et facile. Sous le troisième titre nous comprendrons le régime nécessaire à soutenir les forces à un degré modéré. deux états voisins, dont l'un est la suite de l'autre et qui ne peuvent guères se distinguer à raison des nuances insensibles par lesquelles on passe du premier au second, seront le sujet de ce régime nourissant-adoucissant, destiné non seulement à réparer et à soutenir les forces, mais encore à les augmenter, toutes fois par des moyens doux et qui ne puissent exposer au retour, ni à la naissance d'aucun symptôme inflammatoire. Enfin les aliments et les boissons spécialement consacrés à changer l'état des tempéraments faibles et relâchés, à exciter en un mot les forces chez ceux qui en manquent, méritent à juste titre le nom de Toniques. le sera celui de notre dernier chapitre.

Peut-être paraîtrait-il plus conforme aux vœux de l'Académie d'en consacrer un spécial au régime qu'on appelleroit alterant.

et pour l'effet relatif à l'état morbifique des solides et surtout des humeurs sembleroit plus décidé. Si l'on daigne jeter les yeux sur ces effets, on verra facilement que ce titre particulier est commun à tous les autres, puis qu'il n'est aucun des régimes enonés, qui ne soit plus ou moins destiné et surtout les deux extrêmes, à substituer, comme on dit, une diathèse contraire à celle à laquelle on l'adapte.

Chapitre premier

Du Régime antiphlogistique.

Le régime antiphlogistique est celui qui par la privation absolue de tout aliment solide, du bouillon à la viande même, la rareté des autres, la fréquence & l'abondance des boissons tempérantes et rafraichissantes, tend à diminuer tous les symptômes inflammatoires naturels ou accidentels, qui dans les maladies chirurgicales — pourroient augmenter le danger ou éloigner la guérison, en s'opposant au succès des opérations que la main du chirurgien fait y adapter.

Celui-ci est le régime par excellence, celui qu'on a plus communément désigné par le mot de diète, nom trop vague par les différentes acceptions dans lesquelles on l'a pris et malheureusement trop équivoque à raison des abus qui en ont résulté dans la pratique. Les chirurgiens dans les préceptes qu'ils ont dicté, se sont contentés de nous recommander en général la diète pour les cas graves. ne voyons nous pas encore dans certains hôpitaux, l'exécution de la même diète devenir pour l'un la source d'une indigestion, pour l'autre, la cause d'une défaillance! la diète convenable dépend d'un si grand nombre de circonstances! aucune peut-être n'est assez indifférente pour ne pas exiger de la part de celui qui la prescrit la connaissance la plus exacte des données générales d'après lesquelles il peut la spécifier pour chaque individu.

L'effet premier de la privation de tout aliment solide est d'éviter à l'estomac le travail nécessaire à la digestion. alors il ne se porte que peu ou point de chyle dans le sang. si une boisson abondante et rafraichissante prise en une certaine quantité vient à être pompée par les veines lactées, elle se mêle avec lui, le délaye, le



rend moins propre à former des stases, des obstructions, des engorgemens. les parties obagineuses qu'il couvrent sont atténuées, les salines étendues et adoucies, la matière des sécrétions rendue plus fluide.

L'effet de la braise tempérante jointe à la privation de tout aliment solide n'a pas une influence moins marquée sur les excréments. le relâchement qu'elle procure à l'intérieur & à l'extérieur facilite le cours des urines en modérant l'arrêt des sels qu'elles charrient; les pores s'ouvrent et laissent échapper une transpiration salutaire. les matières grossières que la chaleur interne retient dans les intestins sont entraînées par le même liquide qui les a détachées et ramollies.

Produire ces effets, c'est diminuer la chaleur & l'acrimonie des liquides, combler de la souplesse aux solides, c'est moderer l'effervescence et la vitesse de la circulation, calmer la fièvre & l'irritation des nerfs. c'est amener cet état si désiré dans tous les grands orages dont la violence menace la vie du blessé, ou met obstacle à l'application des moyens que l'art craindrait d'employer sans ce concours salutaire.

Avant de désigner les cas qui nous semblent exiger ces effets, jetons un coup d'œil sur ce qui se passe dans la digestion. l'indication prise des choses nuisibles n'est pas moins recommandée par le prince de la Médecine, que celle qui est tirée des choses avantageuses. ces réflexions ne s'écartent point de l'esprit de l'Académie. le conseil direct de la diète stricte est une conséquence aussi naturelle des inconvénients des aliments, que de la propre utilité de l'abstinence.

Les aliments solides pris en quantité modérée, après avoir subi un degré suffisant de mastication et avoir été imprégnés des différentes liqueurs digestives, se trouvent soumis à l'action de l'estomac, ou si l'on veut renfermés dans la cavité. le mouvement intestinal qu'ils éprouvent en dégage une quantité d'air, qui gonfle le muscle cramp dans lequel ils sont contenus. lors ce viscère de peser sur l'aorte descendante et de refouler le sang vers la tête & la poitrine. en s'élevant, il soulève le diaphragme, les poumons. l'on n'ignore pas la quantité de fluide nerveux qui est employé à cette fonction.

Les légers frissons qui se font appercevoir lors du passage du chyle dans le sang, la demi-fièvre, si l'on peut l'exprimer ainsi qui accompagne cette opération ne doivent pas être oubliés ici. Enfin revenons nous au produit immédiat d'une digestion bonne et louable. c'est d'affimiler une quantité de nouveau chyle au sang qui existoit déjà dans les vaisseaux, d'augmenter ce fluide source de la vie à la vérité, mais source de la mort, si l'on considère par combien de modifications perverses il peut y conduire, ne pechat il même que par surabondance et en doublant les forces et l'activité de la machine dans un tems où l'art salubre ne cherche qu'à les diminuer.

L'Effet ultérieur de l'affimilation des aliments à nos humeurs est de les animaliser, de les alkaliiser de plus en plus. cette tendance à la putridité, est corrigée dans l'état de santé par le nouveau chyle produit des bonnes digestions. mais il n'est pas douteux que la disposition naturelle de certains aliments, de ceux tirés du Règne animal, p.e. ne contribue à donner au sang et aux humeurs qui en résultent plus de facilité à la dégénérescence putride. si à ces conditions de la plupart des aliments on en ajoutoit d'autres relatives au sujet qui les reçoit, telles qu'une grande accélération dans les divers mouvements de la machine, un degré de chaleur & d'irritation considérable, les effets dus à la première cause seroient bientôt augmentés par l'activité de la seconde, & de nature à être portés à leur comble en raison de certaines circonstances dont nous n'omettrons pas de faire ici mention.



La plupart des grandes maladies chirurgicales, lorsqu'elles sont portées à leur plus haut degré d'intensité, sont accompagnées des signes qui annoncent cet excès de chaleur & d'irritation. rarement sont-ils bornés à la partie qui est le siège du mal, ou bien ce n'est que pour les premiers momens. le plus souvent ils s'étendent & se communiquent à toute l'économie animale. si cet état n'existe avant les grandes opérations que l'art recuevoir nécessaire, il est prudent au moins de chercher à mettre celui qui doit y être soumis dans des dispositions contraires à celles qui pourroient le favoriser. c'est un des articles de préparation les plus essentiels, et nous n'ignorons pas que souvent d'habiles artistes n'ont éprouvé des succès que pour avoir —

néglige ces précautions préliminaires dont l'expérience leur a prouvé la nécessité par la suite.

Nous comptons au nombre des maladies chirurgicales inflammatoires toutes les grandes blessures dans le sens le plus étendu, toute brûlure, morsure et autre forte de solution de continuité considérable, avec, ou sans déperdition de substance... toute playe pénétrante dont le degré ou le danger ne sont pas encore évalués... toutes celles d'une certaine étendue causées par des armes à feu, ou par la morsure ou piqure d'un animal venimeux... toute tumeur phlegmoneuse, gouteuse ou erysypelateuse... tout abcès, toute contusion même de quelque conséquence... les grandes fractures compliquées & composées... les anthrax, les charbons, la gangrene inflammatoire... les grandes distensions de nerfs... extensions forcées de muscles, de tendons, de grandes aponeuroses... la lésion des os considérables - le spina ventosa...

Dans tous les cas qui ne peuvent être énoncés ici qu'à une manière générale, l'indication principale, ~~est~~ de se mettre à l'abri de la violence de la fièvre et de ses accidents est tellement reconnue, qu'elle est remplie par le praticien vulgaire, comme par le maître de l'art le plus instruit. à moins que les hémorragies n'aient été excessives, ils augurent toujours mieux des playes qui en ont été accompagnées, ou bien ils savent y suppléer par des saignées qui diminuent le volume du sang et l'impétuosité de la circulation. Mais en vain l'art tenterait d'obtenir cet effet, si la sévérité du régime ne concourait à le produire plus immédiatement encore, en supprimant par la privation des aliments la cause première et radicale de toute plethore absolue et de la plupart des plethores relatives.

Les bouillons tirés des substances animales ne laissent pas de contracter assez promptement cette dégénérescence, dans tous les grands orages causés par les maladies dont nous venons de faire mention. aussi croyons nous que leur usage en doit être absolument proscrire. D'ailleurs les particules grasses et huileuses qu'ils contiennent, venant à se déposer aux lieux affectés où elles trouveroient moins de résistance, ne manqueroient pas de communiquer leur acreté aux liqueurs qui y abondent. elles disposeroient la matière de la suppuration à devenir ichoreuse. elles favoriseroient les fongosités... elles mettroient en un mot et les solides et les fluides intéressés, dans l'état contraire à

celui qui est destinée par la suite à promettre et à procurer une
bonne et louable cicatrisation. L'Eau de Veau, ou de jeune poulain
font les seuls bouillons que nous voudrions permettre. encore souhaiter-
rions nous qu'ils fussent très légers... une livre de veau, ou un poulain
doivent suffire pour quatre livres d'eau. Ces chairs peu animalisées
encore, si l'on peut parler ainsi, semblent en quelque sorte tenir plus
du règne végétal, que de celui au quel on les rapporte communément.
étendues dans un suffisant véhicule, on observe qu'elles ont assez
toutes les qualités et les bons effets du premier.

Les bouillons aux herbes fraîches, aussi que la saison le peut
permettre, font ici de la plus grande utilité; à peine doivent-ils
être salés. on les préparera avec le beurre frais; et nous croyons
avec un auteur moderne qu'on obtiendra toujours d'une manière
plus complète les principes doux, mucilagineux et rafraichissants
que ces plantes contiennent, lors qu'on évitera de les soumettre à
l'ébullition, qui les altère ou les dissipe en les volatilisant. Du
nombre de ces plantes font celles qui ne sont marquées ni par beau-
coup d'odeur ni par beaucoup de saveur et qui abondent en un
mucilage aqueux. telles sont toutes les dicoracées, les lauracées,
les malvacées, qui croissent dans nos jardins et dont l'usage est
familier dans nos cuisines. ce n'est pas qu'il n'y en ait beaucoup
d'autres dont les qualités sont analogues à celles-ci et qui croissent
hors de nos potagers. nous ne blâmerions pas les bouillons qu'on
en tire, et à défaut des premiers, nous les préférons à ceux
que fournissent les substances animales... mais nous revendiquerons
toujours la supériorité en faveur des herbes potagères; et nous
n'en ferons desarmes par aucun des naturalistes, qui ont observé
à quel point la culture tend à adoucir les qualités des végétaux.

Dans les maladies chirurgicales violentes, nous faisons de ces
bouillons le seul aliment des malades. il n'est donc pas hors de
propos de nous expliquer ici et sur la quantité et sur les intervalles
aux quels nous croyons qu'ils doivent être donnés. il n'en faut prendre
ni trop, ni trop peu; et le défaut de règles pour le temps où il faut les
placer ne sera pas moins dangereux que les erreurs relatives à leurs
qualités [a] Le sang et les humeurs s'alkalisent par défaut de

[a] neque aliud quam expedit, neque ipsius nimium sumatur. vehementer nocet
quoties in ejus quod assumitur vel tempore, vel modo, vel genere peccatur. Cell. l. II. c. xij



renouvellement, si les secours propres à le procurer sont administrés en trop petite quantité ou trop rarement. l'exercice contraire fait aborder sans cesse au lieu affecté et dans les solutions de continuité surtout un sang crû & chyleux, peu propre à former un pus louable. un bouillon médiocre donné toutes les deux heures nous paraît s'écarter également de ces deux extrémités. la fixation de ces intervalles est susceptible d'extinction ou de restriction; mais nous exhortons au moins à rendre celui qu'on assignera absolument régulier & proportionnel. les humeurs qui se portent à la plaie étant plus égales, l'opération de la nature qui tend à la guérir ne sera pas sans cesse troublée par les vicissitudes qui naissent du différent caractère des liquides qui y seroient déposés, si l'on n'observoit aucun ordre dans la proportion ni dans l'intervalle des bouillons.

Les liquides destinés à être portés au lieu affecté ne doivent en général pecher ni par trop, ni par trop peu de consistance. quelques farineux tels que le ris, l'orge, l'avoine cuits en crème légère & ajoutés aux bouillons que nous avons indiqués, corrigent la faiblesse de ces dispositions, comme il est nécessaire de le faire chez tous ceux à qui l'on suppose un certain degré de dissolution et d'appauvrissement, tels que les scorbutiques. cet état du sang se manifeste alors par son inspection même, par celle de la bouche, de la peau, par le teint, l'haleine. les farineux ont encore en pareil cas l'avantage de corriger la diathèse putride toujours plus marquée dans ces sortes de constitutions. En général, dans les accidents redoutables qui sont le sujet de ce chapitre, le vice contraire se rencontre plus souvent à combattre; et l'Eau seule qui semble d'abord le plus grand délayant offert par la nature ne rempliroit néanmoins qu'imparfaitement cette fonction, si on ne lui associoit quelques substances propres à la rendre plus miscible à nos humeurs comme les deux farineux, l'orge, p.e., le froment, ou même le grain. suivant le degré de coction et le plus ou moins de véhicule qu'on donne à ce graininé, on rend la boisson qui en résulte épaisse ou atténuée à son gré, mais toujours on ne peut pas plus disposée à s'assimiler aux humeurs animales & à servir de milieu de jonction entre elles & les parties aqueuses avec lesquelles elles ne s'allient pas sans intermède. les huileux, d'après ces principes paroitraient au premier coup d'œil convenir encore ici. on fait qu'ils ramolissent les cœurs même les plus durs et que leur action est plus durable que celle des aqueux qui s'évaporent & s'exhalent facilement. mais dans les maladies accompagnées d'un degré de chaleur considérable et où la force des

Solides est montée au plus haut point, ces substances contracteront bientôt une rancidité insupportable qui nous fait une loi de proscrire de ce chapitre celles même qui passent pour les plus douces et les plus innocentes.

Nous n'omettrons pas de conseiller ici le petit lait bien clarifié bien dépourvu de toutes les parties caseuses & butireuses. il n'est alors qu'une eau douce chargée d'un fawn léger et atténuant propre à diviser les humeurs que leur épaisissement dispose à l'immeabilité, et à l'engorgement; propre encore à relâcher les solides dont l'excès les favoriserait; propre en un mot à lubrifier, à dilater, à ouvrir tous les passages.

Nous plaçons ici l'eau panée, l'eau de ris légère, lorsque la chaleur est moindre; l'eau de pruneaux, la limonade, lorsque la chaleur et la disposition alkalinale sont plus marquées. L'expérience n'avoir pas laissé ignorer à A. Paré ces propriétés salutaires. on le voit par l'énumération des boissons qu'il substitue au vin dans les fractures du crâne et autres accidens graves de la tête « au lieu de « vin pourra boire eau d'orge, ou eau cuite en laquelle on mettra « mie de pain, que nous appelons eau panée, ou bien hypocras, « d'eau, ou eau bouillie, puis meslée avec hyppocras, violet, ou « les syrops aceteux ou autres breuvages appelle potus divinus le quel « est fait d'eau cuite sucrée et jus de limon ou citron des quels tu « pourras bailler selon le goût du patient es que son estomac « pourra bien user. De tels breuvages doit user le patient, jus « qu'à ce que les grands accidens soient passés qui sont le plus « communement et le plus souvent dans le quatorzième jour [a]

L'orgeat, les émulsions deviennent des secours accessoires et qui trouvent leur place dans le traitement des grandes inflammations chirurgicales. mais ces dernières boissons surtout se rapprochant déjà plus en quelque sorte de la pharmacie que de la diète, nous éviterons d'en étendre la liste, crainte de nous écarter des bornes de la question présente.

Mais comme l'abus de ces infusions qu'on nomme valneraires a été accrédité et même par des gens de l'art, de manière à leur avoir donné place en quelque sorte parmi les boissons domestiques, il n'est pas inutile de dire que ces mélanges inégalement et toujours mal combinés, mais le plus souvent principalement composés de sudorifiques ont tous les inconvénients que nous reprocherons au vin dans le chapitre suivant, sans posséder ni sa vertu

[a] livres d'a. paré l. x. ch. xiii



antiseptique, ni celle de favoriser, comme lui, la décharge par la voie des urines, ni les avantages directs que nous devons reconnaître en lui. la fièvre excessive procurée par ces prétendus vulnérables dans la classe des maladies dont nous nous occupons ne peut être, aux yeux de ceux qui réfléchiront sur l'avantage de concilier au sang de la douceur et de la fluidité, que l'exercice la plus défavorable au moment présent, la plus propre à augmenter le danger de ceux qui doivent fuir.

Mais si nous proscrivons absolument de cette classe les boissons sudorifiques, il n'est pas hors de propos au moins de l'expliquer ici sur le degré de température que doivent avoir celles que nous avons conseillées. on est sujet à donner à cet égard dans des excès aussi nuisibles qu'ils sont contraires entr'eux. lors qu'elles sont trop chaudes, elles augmentent la fièvre et produisent des sueurs forcées presque toujours pernicieuses en pareil cas. il est certain d'un autre côté que si elles sont trop froides, elles ne peuvent passer par l'œsophage, sans causer une constriction marquée sur les vaisseaux intercostaux et diaphragmatiques, sur le foie appuyé en grande partie sur l'estomac, et sur la veine cave qui en est si proche et produire dans le sang un degré de coagulation dangereux, si le mal est voisin; nuisible en quelque endroit qu'en soit le siège. il nous semble que communément parlant, la température moyenne sera préférable, de manière cependant qu'elle se rapproche plus de la froide que de la chaude.

Telle est la triste destinée de l'homme malade, que la science ne lui est souvent rendue qu'au prix du dégoût et des amertumes physiques que l'usage des remèdes accompagne. la Médecine externe n'est guères plus favorisée dans le genre de secours que la main ou l'instrument du chirurgien adapte au traitement des maux de son ressort. les douleurs dont l'art porté à son plus haut degré de perfection a su diminuer la durée, mais dont il n'est pas toujours en son pouvoir de moderer la violence quelque fois excessive, sont la condition inévitable de l'heureux travail par lequel la vie du blessé est mise hors de péril. le Régime à suivre dans ces cas n'importe pas moins que dans ceux des maladies chirurgicales énoncées. ces nouvelles maladies, car elles méritent ce nom, procurées par un art salutaire sont souvent plus graves et plus douloureuses pour le moment, que celles dont elles deviennent le remède. aussi telle maladie, à l'époque de l'opération qu'elle exige

Doit être soumis, à toute la sévérité du régime antiphlogistique, qui dans ses autres périodes lui ferait peu convenable. Les calculateurs nous en fournissent l'exemple. La diète nécessaire au temps qui précède immédiatement, à celui qui accompagne et à celui qui suit l'opération de la saignée est bien différente de celle qu'on peut permettre, de celle même qu'on doit conseiller aux saignées ou à ceux qui portent des calculs qui n'exigent pas l'opération.

Au nombre de ces opérations importantes aigues & inflammatoires, nous croyons devoir ranger en général, toute amputation considérable, toute réduction de fractures composées & compliquées, même de grandes fractures simples -- celle des grandes luxations... les ouvertures des grands abcès; l'application du tourniquet; les anévrysmes; les extractions de corps étrangers ou considérables par leur volume, ou dangereusement situés à raison de leur configuration, de l'importance de la partie qu'ils affectent, ou de la fonction qu'ils gênent -- les saignées de nécessité, les grands et larges vésicatoires, les ventouses scarifiées. Nous comptons en particulier le Trepan; la trachéotomie; le bec de lièvre; l'œsophagotomie; l'ouverture des parotides enflées; celle des dépôts au sein; l'amputation du sein, l'extirpation du cancer; l'empyème; l'ouverture des abcès au foie; la gastrotomie; la saignée par quelque méthode que ce soit -- la fistule à l'anus par incision; la fistule au périnée; la ligature du polype utérin; les accouchements forcés; la bubonocèle; toutes les espèces de hernies ventrales étranglées & enflammées... l'hydrocèle par incision & par injection... le panaris de la troisième et quatrième espèce.

Les indications que chacune de ces opérations présentent pour le, même que celles qui sont offertes par les violents symptômes dans les grandes maladies chirurgicales sont accompagnées, mais il est des accessoires qui dans les unes et les autres en rendent l'exécution d'une nécessité plus indispensable encore; de manière que tel abcès, p. e., ou l'opération qu'il exige, l'un et l'autre légers en apparence, deviennent plus importants, en raison de la partie qui en est le siège, et par cela seul du rapport du régime le plus sévère.

C'est ainsi qu'il en est de toute les tumeurs, plaies ou ulcères, qui attaquent les nerfs, les ligaments, les aponeuroses, le périoste; les parties nobles, ou vitales; les viscères, les gros vaisseaux; les muscles dans la fonction, l'étendue ou les correspondances sont considérables. Les maladies



chirurgicales dont le siège est à la tête en general, mais surtout
aux meninges, au cerveau, aux yeux, au voile du palais, à la langue,
à la trachée artère ou à l'œsophage... celles de la poitrine touchent
souvent au-dessus des ressources de l'art, quand elles affectent avec un
peu de gravité le poulmon, le péricarde, le cœur, la pleure, le diaphragme
et les gros troncs artériels ou veineux... la fracture des côtes, celle du
sternum, la corie... les accidents qui blessent les organes contenus
dans le ventre inférieur, tels que l'estomac, le foye, l'epiploon, le mesentere,
les intestins, les reins, la vessie, la matrice, les testicules, leurs enveloppes,
et le cordon des vaisseaux qui en rapportent la semence, sont toutes
de nature à exiger la diete anti phlogistique stricte, ainsi que
l'exige la preparation à la plupart des operations qu'on pratique
sur ces parties. ce regime est d'une necessité indispensable dans le
temps où elles sont pratiquées. il est la condition essentielle de leur
succès, et rien ne contribue mieux à le rendre complet, que la
continuation de la même conduite pendant les jours qui suivent
l'operation.

il en est de particulieres qui specifies plus strictement encore le
regime. ainsi dans l'œsophagotomie, la diete est necessitée non
seulement par la nature du mal, mais encore par son siege, qui ne
permettrait pas même le passage. aussi dans ces cas c'est par les
lavemens que les bouillons s'injectent et que le blessé prend sa
nourriture... la reduction de la fracture des os maxillaires
veut que le blessé soit nourri avec de bons bouillons à la vente, mais
quand la nature des accidents permettrait d'ailleurs des aliments solides,
ils deviendroient toujours contraindus par le desavantage d'exécuter
les moindres efforts de mastication. après la reduction de la mâchoire
inférieure luxée, il faut proscrire tous les aliments qui en exigeroient
on peut injecter alors le bouillon par l'interstice des dents plutôt que
par les narines, ce qui oppose de la difficulté, peu de propreté et
ne seroit peut-être pas sans danger... il en est à peu près de même
dans le bec de lièvre. quelque bien imaginé que soit le bandage
décrit par le celebre M. Louis [a] nous pensons que l'accessoire
de régime n'est peut-être pas indifférent au succès que nous avons
retiré de sa méthode simple, sûre et aisée... dans la gastropylie,
la diete anti phlogistique convient en general. mais elle doit être
continué longtemps, parce qu'après la suture faite aux intestins grêles,
surtout, il seroit à craindre qu'une trop grande quantité de liquide
venant à les distendre, ne les feroit rompre et ne mit par là un obstacle
à la coalition.

L'inflammation en effet est le prélude, l'accessoire ou la suite
et de ces maladies et de ces opérations. La résolution dans les unes; dans
les autres, la suppuration louable qui dispose à la cicatrice sous le
but où tendent les efforts & les indications qu'on se propose dans le
traitement. Dans l'un et dans l'autre cas, moins le sang trouvera
d'obstacles à une libre circulation, plus on aura lieu de se promettre
ces terminaisons favorables dans l'une ou dans l'autre source de la
circulation les globules rouges du sang engagés dans les vaisseaux
lymphatiques, ou dans ceux du tissu cellulaire; et dans l'autre sera
l'effet de cet affaiblissement salutaire qui permet aux bords d'une
solution de continuité de se réunir sans danger. rien de plus propre
à s'opposer à ces deux issues favorables qu'un sang ou surabondant,
ou surchargé de quelques principes acrés. la diète proposée est donc
un des moyens le plus directement adapté aux indications qui se présentent.

Ce n'est pas seulement la nature de ces maladies ni de ces opérations
ni des parties lésées qui la demandent. d'autres circonstances concourent
encore à en établir plus spécialement la nécessité. Ce sont celles qu'on
tire de l'âge, du sexe, du tempérament, de la différence des climats &
des saisons, des passions ou du tempérament moral et d'autres acces-
soires particuliers. le besoin d'insister sur la diète antiphlogistique sera en
proportion du degré dans lequel chacune de ces causes pourrait contribuer
à augmenter les symptômes de l'inflammation. Ces détails font une
nouvelle preuve bien évidente de la difficulté de former des règles
générales qui ne soient susceptibles dans leur application particulière
d'une extension plus ou moins considérable; quoique la nécessité
d'établir un certain ordre, une certaine méthode dans les idées soit
toujours une raison suffisante pour donner le nom de règles aux
préceptes, qui comportent le moins d'exceptions.

Les blessés qui sont dans l'âge viril et dans l'adolescence sont ceux qui
exigent une diète et plus stricte et plus rafraichissante. c'est l'âge de la
plethore absolue. c'est l'âge de la chaleur, celui où les humeurs sont le plus
exaltées, le plus animalisées, le plus près de la dégénérescence la plus funeste
aux maladies aiguës qui sont l'objet des soins du chirurgien. c'est l'âge où
la contractilité est plus grande, les extrémités de jointures tendues davan-
tage à se retirer chacune de leur côté. or plus il y a de vigueur dans
les nerfs, dans les muscles, dans les solides intéressés & dans ceux aux quels ils
tiennent, moins il y a d'espérance relativement à la cicatrisation,
parce que l'intervalle entre les parties séparées sera toujours plus conside-
rable. c'est l'âge de cette tension qui dispose à la fièvre, qui la

précède, qui l'accompagne, qui l'entretient en même temps qu'elle sert à la caractériser. Cet âge nous le fixons à peu près de dix-huit à cinquante ans. Dans les tempéramens forts & robustes, l'époque de son commencement viendra plutôt et celle de sa fin plus tard. Ces tempéramens sont le sanguin proprement dit, le bilieux, et le bilieux sanguin, chez les hommes principalement qui ont les muscles plus fermes, plus saillants, plus fortement exprimés, plus dénués de ces couches de tissu cellulaire, qui dans le sexe font disparaître les interstices et les inégalités qui défigureroient l'arrondissement et la beauté de leurs contours. Les femmes qui par cette disposition extérieure, la force de leur voix, et de leurs muscles, se rapprocheroient d'avantage de la constitution propre à l'autre sexe, devroient être astreintes à notre régime, comme il est nécessaire de rabattre quelque chose de sa férocité en faveur de ces hommes faibles & délicats qui semblent ne différer des femmes que par la structure extérieure des organes sexuels.

Quoique les habitans des climats froids, plus robustes que ceux du midi, paroissent d'abord devoir mieux résister à la diète que ceux-ci et conséquemment l'exiger à plus juste titre, il est certain cependant que le degré de chaleur qui règne dans les pays les plus voisins de l'Equateur, étant plus propre à augmenter les accidens aux quels elle donne lieu, la privation de toute substance animale et l'usage fréquent des boissons rafraichissantes devient pour ces derniers d'une nécessité bien plus absolue encore. aussi soutiennent-ils la diète avec beaucoup plus de facilité dans le voisinage de l'Equateur, que dans celui des pôles [a]

Le printemps et l'été sont les deux saisons qui dans les maladies externes inflammatoires autorisent à la plus grande diète. la première, par ce qu'alors il y a surabondance des humeurs accumulées pendant l'hiver, par le concours des trois causes les plus propres à la produire, nous voulons dire des alimens plus nourrissans, le défaut d'exercice et le froid extérieur qui permet moins de dépenses. En été, la proscription des alimens et la prescription des boissons tempérantes, prises avec une certaine abondance, sont fondées sur les mêmes raisons, qui en établissent la nécessité dans les climats chauds.

Parmi les passions, nous assignerons dans la classe de celles qui demandent plus particulièrement qu'on insiste sur les secours, toutes celles qui supposent une certaine agitation de nerf et dont l'effet est de communiquer plus de mouvement aux humeurs et de les exalter,

[a] Aequatori vicini tenuem victam facile, potius autem proprias difficultates evincere. Boerhaav. Aph. 602.

pour les abcès critiques, tels que les parotides, ils fuient ordinairement de fort de la maladie principale dont ils sont le symptôme. ils doivent le fuir aussi relativement au régime qui convient à la première des playes et opérations purement extérieures et même sans danger, méritent encore quelquefois beaucoup d'attention pour la diète, relativement aux désordres qui naissent de l'intempérance, en rendant les cicatrices plus difficiles et plus difformes et produisant différents autres dégâts. le visage est la partie la plus intéressée à cette remarque et tous hommes fort éloignés de croire qu'en semblable matière il soit possible de traiter les choses avec la précision mathématique, d'autant plus que, comme nous l'avons déjà infinué, certaines — maladies peuvent être successivement dans le même, ou simultanément dans divers sujets et différentes circonstances, tributaires de telle ou de telle des classes alimentaires que nous établissons. Ce qui nous parait résulter de cette réflexion, c'est qu'il eût été insupportable de nous mettre dans notre exposé aucune de ces circonstances. C'est qu'en raison de leur nombre dans le même sujet, elles augmentent la nécessité du régime au quel elles appartiennent; qu'un panaris de la première espèce, par exemple, quelque léger qu'on le considère en lui-même, devient néanmoins de la plus grande importance, s'il existe dans un homme de trente ans dont les fibres offrent la plus grande résistance, les humeurs la plus haute acrimonie, dans une saison de chaleurs excessives, au milieu d'une épidémie funeste, ou dans un temps où il serait agité par les motifs de colère et de mécontentement les plus violents.

Cette réflexion est destinée à nous sauver bien des répétitions et à excuser tous les petits détails d'exceptions qui semblent contraires des règles que nous n'aurons jamais la prétention d'en croire exemptes.

Chapitre second.

Du Régime Cordial.

On titra de ce chapitre comparé au titre du précédent, on est tenté de croire que des maladies absolument différentes en sont le sujet. cependant ce sont les mêmes accidents, les mêmes opérations chirurgicales, mais dans des circonstances contraires, qui tantôt exigent l'application de toute la rigidité des préceptes établis dans le premier chapitre, tantôt offrent l'indication pressante de soutenir les forces de la vie. Différence aussi essentielle que difficile à bien saisir et dans la quelle malheureusement

les équivoques ne font jamais funestes à demi.

C'est relativement aux abus plus communs encore du régime cordial dans les cas où l'antiphlogistique est de stricte nécessité, que nous suffisons dû pour être traiter l'article du vin qui est le principal immédiatement après ce que nous avons dit de l'emploi abusif des Vulnéraires. Mais en réservant l'histoire des inconvénients de cette liqueur pour la rapprocher davantage de celle de ses effets salutaires, nous avons dû trouver un moyen de donner à ces préceptes, soit négatifs soit positifs, un degré de force & d'évidence ultérieure & réciproque le préjugé de tous les temps et de beaucoup de lieux, préjugé que les malheurs et les accidents les plus multipliés n'ont pu détruire ni multiplier diminuer, préjugé que les praticiens même les plus instruits ne songent toujours les maîtres de braver, fera longtemps encore de cette liqueur dans les circonstances dont nous traitons, l'abus le plus préjudiciable à la vie des hommes. Cependant les auteurs les plus anciens n'ont point oublié de le proscrire dans tous les grands accidents inflammatoires, ni de motiver leurs proscriptions justifiées depuis par la théorie et par l'expérience des modernes. en effet tous ce qui peut augmenter la chaleur est contraire dans des moments où l'excès de chaleur est de tous les symptômes le plus fâcheux. or toute liqueur fermentée se rapproche plus ou moins de la nature du feu, en raison du degré de concentration ou de rectification au quel elle a été poussée. l'accélération du mouvement, la tension des solides, la fièvre doivent être apaisés... le vin et les liqueurs fermentées les augmentent, dissipent les parties les plus aqueuses de nos humeurs, et épaississent le reste en proportion dans un temps où la crainte des engorgemens rend leur fluidité si désirable et si nécessaire, dans un temps où l'orgasme de toute la machine a déjà une si grande intensité, que l'addition de la plus petite cause irritante est capable d'ébranler violemment les nerfs et d'exiter les symptômes les plus fâcheux Conséquens à leur ébranlement et au trouble qui en résulte dans la distribution du fluide qu'ils charrient et de l'existence du quel on ne saurait douter. le grand Boerhaave, celui de tous les modernes, qui a le mieux calculé la possibilité des effets sur la connaissance & l'évaluation des causes, pense que le vin donne imprudemment ou à dose trop forte peut procurer la mort, ou ce qui est peut être pire encore, une folie incurable. [a] Voici un exemple assez frappant de cette vesite:

[a] Boerh. chem. T. I. 406, 407.



Un portefaix de quarante ans, homme robuste et bien constitué
soutint sur l'avant-bras l'effort d'un tonneau de bière qui lui cassa le
radius à la partie la plus grêle un peu au dessous de l'insertion du
ligament interosseux et le cubitus au dessus. le pissement de la main
n'avait pas été considérable. le gonflement de la partie affligée n'ap-
porta point d'obstacle à la réduction qui fut faite par un habile
chirurgien. le blessé fut mis à une diète sévère, quoique la fièvre
fut modérée; mais la connaissance que nous avions des habitudes vicieuses
de cet homme sujet à l'ennivrer souvent, nous avait engagé à cette
précaution. les deux premiers jours qui suivirent l'accident furent
heureux. le troisième, sur les quatre heures du soir, nous fûmes appelés
précipitamment pour lui donner du secours. nous le trouvâmes dans
une phrénésie affreuse. nous vîmes un gonflement livide si conside-
rable au dessus et au dessous de l'appareil, que nous fûmes obligés
de l'enlever. nous ignorions la cause d'un retour si fâcheux et si
inattendu. Deux saignées faites en peu de temps parurent avoir
calmé la fureur du blessé. le gonflement ceda médiocrement, mais
avec toutes les apparences de gangrène, un peu avant la mort de cet
homme qui expira sur les deux heures du matin. nous n'en apprîmes
la cause qu'à cette époque. il avait forcé sa femme vers les neuf
heures du matin de la prier d'aller lui chercher une bouteille
de vin avec promesse de n'en prendre qu'un verre. un demi quart
d'heure après, celle-ci étant sortie pour peu de temps, le blessé s'écri-
levé et avait vidé d'un trait le reste de la bouteille. le délire, à ce
que cette femme nous assura n'avait pas tardé une heure à paraître.

Personne n'a mieux rassemblé en peu de mots les principales
circonstances qui rendent l'usage du vin nuisible, que pline il faut
"le bannir, dit-il, de tous les cas où la douleur est aiguë et le danger
"considérable et sans interruption. c'est en vain qu'on le donnerait le soir
"à dessein de concilier le sommeil. le danger plus considérable déjà
"à cette heure n'en deviendrait que plus pressant. l'avortement, les
"maux de tête violents, la fièvre accompagnée de trépidations ou de secousses,
"des tremblements et de douleurs dans les nerfs, exigent qu'il soit pros crit.
"si le siège du mal est à la gorge, s'il est fixé au milieu du tronc,
"si le voisinage du diaphragme est affecté, qu'il y ait plethore ex-
"térieure, il est nuisible. il ne l'est pas moins dans l'opisthotonos, dans
"le tétanos, lorsque le hoquet et la difficulté de respirer accompagnent
"la fièvre. l'affection des yeux, celle de la langue, celle des voyes urinaires

"lorsque l'exercice s'en fait difficilement et avec douleur, font autours
"de raisons de le défendre, de même que l'état spasmodique des nerfs
"habituel ou accidentel. [a]

Telle est la règle générale relative à l'usage du vin dans les cas
chirurgicaux, dans les symptômes annoncent une maladie inflamma-
toire. il est néanmoins des occasions où non seulement il doit être
toléré ou permis de s'en écarter, mais où cette liqueur doit être
directement conseillée comme remède. l'hémorragie excessive
qui auroit produit de ces défaillances qui menacent la vie est une
des principales. S'il survient une perte de sang considérable, dit Celse,
et qu'elle paraisse causer des défaillances mortelles au blessé, le vin
est la plus prompt des secours propres à les dissiper. c'est par lui qu'il
faut commencer le traitement, quelque ennemi d'ailleurs que le
vin puisse être des plaies [b] Hippocrate dans celui de ses ouvrages
qu'il a principalement consacré aux préceptes diététiques, bannit
aussi le vin dans les cas de fièvre et de grandes hémorragies, mais il
excepte formellement les Syncopes et les défaillances. [c] il
n'ignoroit pas que dans ces instants critiques, l'action du remède
doit être aussi prompte que le danger est pressant. Or les liqueurs
fermentées ont un principe spiritueux qui se porte avec célérité sur
le cerveau et sur les nerfs principalement. que cet esprit recteur
cette huile essentielle que le vin contient ait quelque analogie avec
le fluide nerveux, qu'il soit propre à l'augmenter, à l'exciter,
ou à lui être substitué, qu'il ne serve si l'on veut qu'à en remettre
la vibratilité en jeu, il n'en est pas moins d'une observation
constante que c'est le seul moyen de procurer cette sorte de resur-
rection aussi prompte que nécessaire dans ces cas où les aliments
solides, soit à raison du grand intervalle de temps qu'ils exigent
avant d'agir, soit à raison des difficultés que la faiblesse opposeroit
à leur digestion, deviendroient plutôt une surcharge fâcheuse,
qu'un secours propre. l'expérience a appris depuis longtemps que
la restauration procurée par les liquides est en général bien plus
prompte et plus aisée [d]

Ce n'est pas seulement les hémorragies excessives qui auto-
riseront la prescription du vin. André de la Croix, l'un de ceux
qui a le mieux traité des choses non-naturelles considérées chirurgi-
quement, et qui paroit n'avoir écrit que ce qu'il avoit observé,

[a] Plin. Hist. nat. Lib. xxiii. c. 1.

[b] multi ex profluvio sanguinis inter morientes, ante ullam curationem vino
reficiendi sunt, quod alioqui vulnere in inieffabilem est. Cels. lib. V. Cap. xxvi

[c] De Diet. Nat. in acut. [d] potius quam vino refici facilius est. Aph. 11. f. 11.



le conseille à ceux qui sont naturellement faibles, aux estomacs froids, aux tempéramens coarctés, aux valetudinaires, aux hommes ^{gros}. on préférera dans ces cas celui qui est léger [a] si l'on craint pour les nerfs, on l'affaiblit par le mélange de l'eau ou bien on tâche d'absorber les parties les plus subtiles et les plus spiritueuses en y trempant un morceau de pain. au reste ces précautions sont moins importantes, dans tous les cas qui peuvent exiger qu'on ait recours au vin. ils sont accompagnés ou d'aiguë, ou de relâchement dans les solides, ou de froid, ou d'une détérioration putride des humeurs, comme dans les plaies qui surviennent aux scrophuleux, à ceux qui serrent quinqués par une longue maladie, dans un air humide ou renfermé, dans les prisons, dans les hôpitaux où l'on ne fait pas de la propreté le principal article de traitement; en un mot dans toutes les circonstances accessoires contraires à celles qui dans les maladies et les opérations graves nous nous occupons, établissent la nécessité de suivre plus généralement le régime anti-phlogistique dans la plus grande ^{severité}.

Si nous en disons autant du cidre et de la bière dans les pays où ces liqueurs fermentées tiennent lieu de vin. nous ajouterons seulement que le cidre léger et la petite bière dans les temps de chaleur et dans les pays où l'on y est accoutumé auroient moins d'inconvénients que l'usage du vin, dans les circonstances mêmes où les unes et les autres de ces liqueurs seroient un mal, pour ce qu'elles ont bien moins de vivacité, et que dans les provinces où elles sont usitées, l'habitude en est plus familière et plus généralement répandue que celle du vin dans les contrées où il croît. Les Médecins & chirurgiens Anglois accordent volontiers les uns aux fiévreux, les autres aux blessés la petite bière pour boisson. on fait de même dans toute la Flandre. les malades et les blessés prennent du cidre en Normandie; et les Allemands craignent bien moins que nous de donner du vin aux leurs. nous ferions mal sans doute de les imiter en France. mais ces exemples au moins nous fournissent des preuves de l'avantage que nous aurons à varier certains articles du traitement selon les circonstances, quoiqu'en général l'indication publique du climat, doive être suivie en maladie comme en santé. car, comme l'a dit le bon Montaigne, « la forme de vivre plus usitée et commune est la plus belle: toute particularité m'y semble à éviter et haïrais au-dessus un Allemand qui mist de l'eau au vin, qu'un François qui le boirait pur. l'usage public donne loi à toutes choses [b]

[a] And. a Crue. ch. viii. Lib. iii. §. c. vii. [b] Ep. de Mor. L. iii. ch. xiiij.

Le cidre et la bière auroient peu de peur, l. donner avec moins de crainte que le vin dans les cas où leur usage seroit plutôt toléré qu'admis. mais par la raison contraire, dans ceux où il est positivement question de ranimer la nature défaillante, le vin méritera à tous égards la préférence. le précepte au reste qu'il ne faut jamais perdre de vue, c'est de proportionner et de diversifier ces moyens selon les circonstances de l'âge, de la force et de la coutume de vivre du malade. L'auteur C'est ce qu'A. paré ne cesse de répéter d'après Hippocrate.

Nous déplorons l'entêtement de celui qui ne sachant jamais s'écarter des règles générales regarderoit toujours le vin comme un mal lorsqu'il y a fièvre ou irritation, et feroit la proteste, feroit de craindre d'empoisonner une plaie, c. a. d. d'augmenter un peu et pour quelques momens l'inflammation locale, refuseroit opiniâtrement quelques cuillerées de vin à son blessé, réduira l'un de ces extrêmes qui nous paroissent exiger ce secours. à combien plus forte raison plaindrions nous le sort de ceux qui seroient fournis à l'empire despotique d'un semblable abus de précepte, si les mêmes blessés pour qui le vin est regardé comme un poison erreroient condamnés inévitablement et sans appel, à éprouver par d'autres moyens plus énergiques encore que le vin, des accidens plus ou moins durables en raison de la constance de leur cause, que ceux qu'on auroit redouté de son usage et dont il n'eût probablement pas été suivi. Nous voulons parler ici des Cordiaux pharmaceutiques dont on n'obtiendra jamais d'aussi bons effets et dont il seroit bien à souhaiter qu'on ne se dissimulât pas les mauvais. mais quel espoir fonder sur les réflexions philosophiques de ceux qui, de la même main refusent un secours simple et naturel, tandis qu'ils ne craignent pas de prodiguer ce que le fanatisme des drogues a pu accumuler de plus incoquens et de plus incendiaires.

Ajoutons ici relativement aux hémorragies excessives qu'il ne nous paroît pas inutile d'atténuer les bouillons avec quelques farineux. indépendamment de cette propriété dont ils jouissent de calmer l'impetuosité du sang, pour être n'est il pas indifférent en pareil cas, de concilier au chyle, puis au sang qui en dérive une certaine consistance propre à soutenir les vaisseaux, à les entretenir dans leur degré de dilatation ordinaire pour prévenir leur affaiblissement et l'aneantissement des forces. le bouillon simple auroit difficilement cette propriété. il passeroit trop vite, si l'on veut parler ainsi, dans les secondes voyes, il y porteroit un liquide trop peu

[A] d'ouvrer d'A. paré liv. vii. ch. 17.



vivifiants. ce que Loxer raconte d'un jeune homme qu'on fouloit
on lui faisant prendre du bouillon à mesure que l'hémorragie
continuait, en sorte qu'on vit sortir le bouillon par le nez, quelque
fabuleux qu'il paraisse vient à l'appui de notre réflexion.
en admettant d'ailleurs la nécessité d'un certain degré de plénitude
nécessaire après les hémorragies pour prévenir l'affaiblissement total
du système vasculaire, nous sommes persuadés que dans la plupart
des cas, l'excès de fermeté dans l'observance de la diète, aura
moins d'inconvénients que l'excès contraire.

il est en effet bien démontré que l'hémorragie ne peut cesser
à moins que l'extrémité des vaisseaux qui fournissent le sang
ne se ferme, tandis que par l'abus contraire, leur cavité toujours
entretenu au même point de dilatation, l'hémorragie ne pourrait
cesser, le diamètre restant toujours le même.

Le milieu le plus sage consistera donc à entretenir par la fréquence
et la qualité des bouillons un degré moyen de plénitude dans les
vaisseaux, tandis que par quelques sucrés ou vins on soutiendra
les forces, et que l'on communiquera aux solides une partie du
ton nécessaire au rétablissement de leur calibre.

Ce que nous avons dit dans le chapitre précédent des avantages
de diviser d'une manière à peu près proportionnelle et uniforme
la somme des bouillons est ici d'une plus grande importance encore
et surtout dans les plaies qui intéressent l'organe de la
respiration, ou ceux de la digestion. Un Grenadier âgé de
30 ans, d'une constitution peu robuste avait reçu entre la troisième
et quatrième des vraies côtes à peu de distance du sternum
un coup de pique pénétrant légèrement. le blessé avait été
saigné quatre fois, indépendamment de l'hémorragie locale assez
considérable. les symptômes pneumoniques étaient portés plus loin
que dans bien des blessures d'une plus grave conséquence. l'oppression
devenait alarmante assez régulièrement sur les onzième heures du
matin et cinq heures du soir, et alors l'hémoptisie étoit
abondante. quelqu'un fit observer que dès le second jour de
l'accident, on feroit prendre à dix heures du matin et quatre
heures du soir très précises une grande cuillerée de ris au gras. on
conseilla, c'est-à-dire au huitième jour, de faire diviser cette somme
de ris sur les bouillons qui lui étoient administrés de trois en trois
heures. il n'en fallut pas davantage pour faire disparaître et
l'oppression et l'hémoptisie, et pour prévenir peut-être des dangers
ultérieurs du côté des poudrons.

Les substances trop alkaliées, la viande des animaux trop faits est à éviter ici pour les bouillons. mais nous croyons qu'en donnant la préférence à la chair des animaux de moyen âge, il y auroit selon l'idée d'Hippocrate [a] quelque avantage à s'en servir au moment le plus rapproché de la mort de l'animal. participant en quelque sorte encore à la vie, elle sembleroit plus propre aussi à en communiquer. il est certain au moins que les peuples qui laissent le moins d'intervalle entre la mort de l'animal et le moment où ils s'en nourrissent, grossissent, toutes choses d'ailleurs égales, en retirer plus de force. et n'est ce peut-être pas là une des causes qui contribuent le plus à celle des animaux carnalières.

L'hémorragie sur laquelle nous avons surtout insisté n'est qu'un exemple propre à rendre plus frappante encore la nécessité accidentelle du régime Cordial même dans les grands accidens inflammatoires. mais ce n'est pas la seule circonstance qui finisse dans le cas de l'exiger. la défaillance de quelque cause qu'elle provienne, soit d'une abstinence précédente, volontaire ou forcée, soit de faiblesse naturelle aux enfans, aux vieillards, aux personnes du sexe, aux tempéramens débiles, soit de la longueur de la maladie, de la violence ou de celle de l'opération faite ou à faire. cette défaillance disje, ou même la crainte rationnelle qu'elle n'arrive, forme aux préceptes de la diète rigoureuse autant d'exceptions nécessaires.

Les très grands froids et les chaleurs excessives quelque opposés qu'en soient les effets, exigent encore qu'on se rapproche du régime Cordial, dans le premier cas pour ranimer la circulation; dans le second pour obvier à l'affaiblissement qui suit l'excès de la transpiration et des veues; et cette règle peut s'appliquer aux climats, comme aux saisons.

Il est encore une exception rare à la vente, non pour les occasions qui se présentent de la reconnaître, mais pour celles où l'on doit y avoir égard, pour celles où on le peut sans danger. C'est le cas des malades ou des blessés. Hippocrate recommande de leur donner non seulement les alimens, mais les ragouts même et les boissons qu'ils demandent instamment. il est vrai que c'est avec cette restriction: [a] qu'il n'en resultera [a] quoscumque cibos aut optima aut potiones agrotantes appetunt, ea suppetant, si nullum corpori nocumentum sit ad futurum lib. de affectu. Cap. xij



et que son malade peur lui échaper à raison de la faiblesse excessive
qui ferait la suite d'une diète outrée. Hippocrate parait incliner beaucoup
plus pour l'indulgence que pour la sévérité. L'expérience lui avait dicté
que les fautes commises par celle-ci sont bien plus graves et plus fréquentes
que leurs contraires. La chirurgie imbuë des principes mécaniques qui
dans le commencement de ce siècle ont fait loi en Médecine, ne se
corrigera insensiblement des fautes que ces dogmes admis sans restriction
pourraient entraîner, que lorsqu'elle donnera un peu plus à la théorie
organique, et que les chirurgiens se persuaderont que la guérison de
nos plaies n'est peut être pas aussi souvent l'effet d'un secours dans
l'action mécanique qu'elle est évaluée avec un air de précision, que
les physiologistes s'en déterminent les causes. Tant que la maladie
est dans sa plus grande violence, la sévérité de la diète doit être
à son plus haut degré [a] Des aliments donnés à celui qui a la fièvre
ne font propres qu'à augmenter la maladie, mais la convalescence
qui a besoin de recouvrer des forces doit manger pour en acquies.
[b] Quelle est la marque à laquelle on reconnaît la quantité
et la qualité d'aliments qu'on peut accorder au convalescent? quelle
est celle qui fixera l'époque où il est censé tel? pour peu qu'on ait de
connaissance de l'économie animale, on sait que c'est par des nuances
presque imperceptibles que l'homme passe de l'état de maladie
à celui de santé et que les règles du régime qui conviennent aux
différents degrés de ce passage quelquefois plus prompt, quelquefois
plus insensible, ne peuvent qu'être s'énoncées d'une manière absolue.
Hippocrate avait fixé d'abord dans les blessures graves la durée de
la diète la plus stricte à sept jours. D'autres auteurs tant anciens que
modernes l'ont restreinte ou étendue à un plus ou moins grand nombre
Cependant de l'al'vix, que nous citons toujours avec plaisir, ayant
reconnu qu'il était nécessaire d'en varier la durée sur le nombre et
l'intensité des accidents, sur leur durée, sur leurs complications,
affur et qu'il lui est arrivé quelquefois d'y astreindre les blessés pour
bien peu de jours, mais d'autrefois pour quatre, pour vingt quatre,
pour quarante jours même [c] et cet auteur s'ensuit conclut que
ce n'est que l'absence ou la présence des signes qui ont déterminé
à la diète, qui servent ou à nécessiter la continuation, ou à
modérer la sévérité, ou à exiger la réforme. La ramission des symp-
tômes en quelques jours qu'elle arrive, est donc le signe le moins
équivoque auquel le chirurgien reconnaît qu'il est temps de mettre

[a] ubi peracutissimus est morbus extreme tenuissimo victu uti necesse est.

[b] Si quis febricitanti cibum dederit, dyscranti quidam fit morbus, convalescenti
vero robur. aph. 55. Sect. vii. [c] An. a Cr. lib. 1. Tr. 11. Cap. 41.

des bornes au régime que les symptômes avoient demandé. pousse' au
delà de celles qu'il exige, il quise voir le blessé et l'exposerait à tous les
désavantages du défaut de renouvellement de ses humeurs.

La règle générale établie par Hippocrate est la seule boussole
qui puisse servir à guider le praticien dans l'application juste des
aliments que nous allons conseiller pour ^{les} divers cas de cette classe immense
et qui se peuvent présenter à lui sous mille combinaisons différentes.
cette règle, c'est qu'il faut proportionner les aliments aux forces de celui
à qui on les donne. regles en la quantité sur celles que les forces du
corps sont au état de supporter. [A] Car il faut considérer celles-ci de
deux manières: voir d'abord si par elles même, elles peuvent suffire
à la longueur de la maladie sans le secours des restaurants, si l'on
peut espérer que la maladie fera une remission considérable avant
que les forces soient épuisées, c'est un motif de prolonger la durée
de la diète. si au contraire la nature du mal, si le tempérament
du blessé, si d'autres circonstances donnent lieu de craindre que des
défaillances funestes ne précèdent la guérison ou même la remission,
il est indispensable de remplir au moyen d'une nourriture appropriée
l'indication vitale qui devient la plus pressante et la plus essentielle.
Dans les maladies funestes et dans la malignité croissante et plus terrible
qu'elle se masque souvent au commencement sous des apparences,
dans l'homme même le plus exercé n'est pas à l'abri d'être la dupe,
Comment prévoir quel sera le caractère ni la durée des fièvres? Dans
les maladies chirurgicales au contraire, comme le maître de l'art a
plus de données certaines, pour évaluer dès les premiers jours qu'elle en
fera la terminaison, la durée; il lui sera plus facile aussi de déterminer
quelle peut être en bien ou en mal l'influence de la quantité et de la
qualité des aliments et des boissons. si la chirurgie en offre beaucoup
plus certaine, dit Moutaigne, c'est qu'elle voit qu'elle manie ce
qu'elle fait. aussi y a-t-il moins à conjecturer et à deviner [B].



immédiatement après une diète sévère, il faut éviter une repletion
à laquelle les forces de l'estomac répondraient peu; car dans les maladies
chirurgicales serait peut être plus nuisible après l'effet d'une première
digestion louable, que par l'indigestion proprement dite; nous entendons
celle qui est accompagnée d'un sentiment de plénitude et de pesanteur
considérable, de gonflement, de borborigmes, de renvois et enfin des
vomissements. quand il a eu lieu, le calme revient. on a quelquefois vu des
imprudences après heureux pour débarrasser l'estomac des blessés de
mauvais levains que l'art n'aurait osé attaquer par un émétique et
d'après aussi la fièvre particulière dans certains la source.

[A] hic est ciborum offendorum occasio ut cū copia exhibeantur, quam
corpus superare valeat. De hoc. in horn. [B] Esp. des Mor. L. II. Ch. 37.

pas d'inconvénient, correctif au moyen du quel le para-dela médecine
semble abjurer sa première condescendance, il est certain que communément
parlons l'homme de l'art a plus souvent lieu de se repentir de celle à
la quelle il s'est laissé aller, que d'un excès de réserve. cependant il est
ici deux réflexions à faire; l'une qu'une trop grande fermeté de la part
du chirurgien établit peut-être moins de docilité de la part du malade.
C'est une sorte de convention tacite et réciproque en vertu de la
quelle on rabat d'un côté ce qui de l'autre a paru mis à trop haut
prix. la seconde, que la faim extrême suppose déjà un degré d'acrimonia
peut être même de putridité commençante, qu'il servir quelquefois
dangereux de vouloir toujours méconnaître et braver.

Cette année cy, dans un des Hôpitaux militaires du Roi, un
soldat bien constitué, âgé de 25 ans, après avoir été saigné plusieurs fois,
évané de bonne heure par un émetique indiqué dès le commencement
de sa maladie, eut une très grande quantité de petit lait et de limonade,
entra, vers le 10^e jour de sa maladie, dans un délire furieux. on lui appliqua
des vésicatoires aux jambes. la suppuration s'y établit bientôt et fut
d'une abondance excessive. les urines à ce période coulerent prodigieusement
aussi. le quinzième jour, la fièvre et la soif subsistans toujours, on eut
crû le délire calmé, si les cris, la persévérance, le ton affuré et menaçant
avec lequel cet homme demandait à manger, repétaient ce mot sans
cesse, presque toujours avec violence, quelquefois d'une manière suppliante
n'eussent fait presumer que sa tête étoit encore préoccupée. les scènes
alternatives de menaces et de prières se renouvelloient toutes les fois qu'il
voyoit entrer dans sa salle quelques chirurgiens, des infirmiers, l'aumônier
même. mais le médecin étoit celui auprès duquel il s'exprimoit avec le
plus d'emphasis et d'énergie. celui-ci fatant le ventre de cet affamé,
ne fut pas peu effrayé de l'applatissement général qu'il offroit. on eut
dit, et ce fut le premier mot de tous les gens de l'art que la singularité
du fait porta à l'examiner, on eut dit que le nombril étoit collé aux
vertèbres. on donna une plus grande attention encore à l'état de ce
malade. il ne délirait plus. c'étoit l'expression raisonnable, mais très
énergique d'une faim aussi violente qu'intolérable et qui seroit devenue
à coup sur mortelle. malgré la fièvre qui étoit encore vive, on fit donner
une pannade qu'il fut nécessaire de reiterer de deux en deux heures,
pendant trois ou quatre jours. la fièvre diminua en proportion. ce ne
fut que d'une manière insensible que le ventre reprit son volume
ordinaire. le dixième jour. après celui où l'on avoit été frappé de la
nécessité d'accorder quelque chose à cet homme, un chirurgien-major
qui ne l'avoit pas encore vu, ne fut pas peu surpris du degré singulier
d'affaîssement que le ventre présentait. le rétablissement de ce
soldat, la facilité avec laquelle il recouvra ensuite ses forces, et acquit
même de l'embonpoint, n'eurent pas moins lieu d'étonner, d'autant

plus qu'il avoit conservé pendant plus de deux mois toute la voracité de son premier appétit, et que la promptitude avec laquelle il avaloit les aliments, faisoit craindre sans cesse quelque rechûte. Son rétablissement a été on ne peut pas plus complet.

On sera peut-être étonné de ne trouver ici au rang des secours alimentaires cordiaux que le vin, les bouillons renforcés, peu de crème de ris. Des gelées animales, des différentes panades ou décoctions blanches consacrées par l'usage, les premières comme pesantes et d'une difficile digestion nous paraissent à proscrire; les autres, c.à.d. les décoctions panées avec la cannelle, ou l'eau de fleurs d'orange, secondent très bien nos vues, mais nous leur plus appartenir à la pharmacie qu'à l'hygiène. Les dîners recommandés, si cruellement prodigués autrefois, pour fortifier le bouillon des blessés sont bannis de leur régime presque partout. On sait qu'ils nuisent comme le lait et toutes les choses de trop facile digestion, cet inconvénient qu'ils nuisent beaucoup plus vite dans les cas de fièvre. La promptitude avec laquelle les dîners corrompent dans l'estomac de celui qui en est attaqué, justifie pleinement notre proscription. D'ailleurs de ces secours rejetés, aucun ne rempliroit comme ceux que nous avons admis, l'indication du moment, à laquelle il faut satisfaire avec la plus grande promptitude, par des restaurans dans l'effet sur les nerfs l'opère, pour ainsi dire, avant même qu'ils aient atteint l'estomac.

Chapitre Troisième

Du Régime nourissant - adoucissant.

On a reproché avec raison aux praticiens fortement attachés aux dogmes mécaniques la quantité de victimes immolées à la ferveur de leur diète. Elle a été poussée par certains médecins jus qu'au fanatisme. C'est presque toujours d'après l'observation du bien qu'en cherchant à faire mieux, on parvient à mal faire. La diète modérée faciliteroit l'expectation, on croit qu'en la rendant plus stricte, on en la coction dans les maladies. On croit qu'en la rendant plus stricte, on augmenteroit encore les dispositions favorables au rétablissement des malades, et il a fallu des siècles pour en revenir à un milieu qu'adopte également la raison et l'expérience. Asclepiade si nous en croyons Celse fut le premier, qui loin de penser qu'il fallût conserver les forces du malade, songea au contraire à les abattre par tous les moyens connus, la veille, la nuit, il ne permettoit pas même dans les premiers jours de se laver la bouche. Dans les derniers, il se relâchoit de cette première ferveur, au point d'accorder tout, et de devenir le complaisant de toutes les fantaisies du même homme à qui il avoit servi de bourreau dans les premiers jours. [a] Un chirurgien sage et prudent fait que son devoir exige d'éviter la surcharge qui suivroit une répletion indiscrette [a] Cels. de Med. Lib. III Cap. IV.



l'effort au contraire d'une digestion pénible, mais qui tend à se faire et
de dégager des aliments une bien plus grande quantité d'air qui distend
l'estomac, le fait passer sur les gros vaisseaux destinés à porter le sang aux
parties inférieures, d'où naît le reflux de ce liquide du côté du
pneumon ou de la tête. De là les hémorrhies et les apoplexies mortelles
qui ont été observées à la suite de ces fortes d'embarras, surtout quand
le siège d'une inflammation extérieure ou d'un abcès a été au dessus
du diaphragme. Si l'indigestion noyée par les boissons qu'on a coutume
de donner en pareil cas se précipite par le bas et cause le dérangement,
il est à craindre que la matière de la suppuration ne reflue dans la
masse des humeurs, ou n'aille faire sur quelques viscères, sur les intestins
même une métastase défavorable au lieu qu'elle quitte et à celui au
quel elle se porte. La bonne digestion même a encore ses inconvénients.
celui d'augmenter la quantité de sang encore chyleux qui se porte au lieu
affecté et qui tend à faire changer la nature des humeurs qui aborderaient
à la plaie, à la tumeur, ou à l'ulcère. La trop grande quantité même
de sang le plus pur ne serait pas absolument exempte de péril. elle peut
forcer le diamètre des vaisseaux qui tendent à se replier sur eux même et
par là renouveler des hémorrhagies fâcheuses. elle trouble la suppuration;
elle apporte un obstacle direct à la cicatrisation qu'on fait à présent ne
pouvant être que l'effet d'un affaiblissement salutaire. le système ancien
de la régénération des chairs autorisait les maîtres de l'art à accorder
un peu plus d'aliments et d'une nature propre à fournir à cette prétendue
régénération. la sobriété est étayée aujourd'hui d'une pathologie plus vraie
et plus conforme à l'observation éclairée des lumières de la saine physique.

La Régime moyen et nourissant dont il est ici question doit donc être
divisé en plusieurs articles relativement à la quantité et relativement à
la qualité aussi.

1. Tout changement trop subit est un des plus grands abus qui puisse
nuire à l'économie animale [a] de manière qu'un médecin après la
remission des grands accidents, il faut une nourriture non seulement
proportionnée aux forces, mais encore à l'habitude qu'on veut changer. Si
les aliments s'altèrent dans le corps, ils altèrent aussi celui-ci à leur tour.
il faut donc qu'ils s'habituent en quelque manière à être en eux-mêmes:
et c'est depuis longtemps qu'on a reconnu que les substances dont on a
coutume d'user sont moins préjudiciables à ceux qui l'ont contractées

[a] omnis mutatio subitanea malum.

fussent elles d'ailleurs moins salubres que d'autres dans on n'aurois
 jamais fait usage [a] il faut ici substituer le bouillon à la viande à
 celui aux herbes. on le fera d'abord avec une partie de bœuf et autant de veau;
 si le ventre est trop libre, on fait ajouter une ou deux cuillerées de crème
 de ris. / si l'est moins qu'on ne le désire, on fait en sorte que la quantité
 de veau domine. on alterne le bouillon avec la laitue et les autres plantes dans
 nous avons fait mention dans le premier chapitre. Dans les suppurations
 trop abondantes accompagnées de constipation et de signes de chaleur,
 cette seconde méthode vient en la préférence. après les grandes luxations
 où le défarçage de la liberté du ventre est marqué par celui du
 mouvement, de même que dans les playes et opérations qui ont eu
 lieu dans le voisinage de l'anus, et où rien ne gêne plus que cette
 liberté du ventre d'ailleurs assez défavorable, on le suspend au moyen du
 premier régime. A mesure que les forces digestives augmentent,
 on fait le bouillon avec deux parties de bœuf et une de veau; puis avec
 le bœuf seul; puis enfin avec le bœuf, le mouton et une moitié de volaille.
 De cette manière on le rend beaucoup plus nourrissant, à mesure
 que les teins de l'inflammation qui font la maladie, nous ne servent
 de l'expression même d'Hippocrate [b] que les teins s'éloignent du
 moment où l'on est. C'est en proportion directe de cette distance que la
 quantité peut être augmentée [c] parce que, comme dit d'Hippocrate
 Romain, plus il manque en quelque manière à l'inflammation,
 plus il faut ajouter à la somme des aliments [d]

La nécessité de régler dans ces cas la quantité n'a pas été méconnue
 de ceux même qui ont été le moins partisans de la diète. Van Helmont
 qui devoit que l'empire de la diète ne seroit accrédité que par
 l'insuffisance des remèdes ordinaires et la privation des secours transcendans
 des philosophes parle feu [e], dans un autre endroit où il soutient
 que la qualité des aliments en tant que telle ne peut être nuisible, ne
 laisse pas d'avouer qu'ils peuvent l'être, si l'on en abuse à raison de la
 quantité [f]

Ce Régime cy suffira pour soutenir les forces dans toutes les occasions où
 il y auroit autant de danger à les trop augmenter, que d'inconvénient
 à les diminuer. D'avantage. C'est principalement dans le commencement

[a] Cassuta a longo tempore, etiam deteriora, inferis minus molestas esse
 consueverunt Galen. lib. 21. cap. 1. [b] Cum morbi vigor qui in inflammationibus
 consistit non fas est cibum offerre Hipp. lib. de acut. [c] tantum a tenui
 recedendum quantum morbus remissior extrinsecus fuerit Hipp. aph. 1. 1. a. 7.
 [d] quantum inflammationi detrahatur, tantum cibis adijci poterit. Cels. lib. 8. 1.
 [e] Diata necesse est a penuria alterius medicaminum Van H. proad. VI. n. 4.
 [f] nusquam qualitalium ciborum quatenus talium nocuum affere, / olam vero quanti
 tatem esse posse. ibid VI. n. 1.



Du second tenu des blessures et autres accidens graves que se presente
cette indication. c'est encore celle qu'on a à remplir dans le même période
des grandes operations que nous avons indiquées. Doit que les premiers
symptomes d'inflammations sont diminués dans les maladies où le
degré de violence et d'irritation a été moins marqué... parmi les
quelles nous compterons d'abord toutes celles dans nous avons parlé dans le
premier chapitre, telles que les brûlures, piqûres, blessures, contusions,
luxations... d'une moindre importance où la fièvre a été modérée
soit à raison de l'absence des accidens, soit à raison du peu de
sensibilité de la partie qui est le siège du mal, du peu d'irritabilité
des nerfs de celui qui en est le sujet; lorsqu'aucun des organes essentiels, à
savoir, ou de ceux dans la structure avec la correspondance les rend
sympathiquement plus soumis aux causes irritantes, ne sera gravement
lésé. L'enfance et la vieillesse sont les âges auxquels cette diète
sera le plus nécessaire. La T. toutes choses d'ailleurs égales, elle le sera encore
plus aux femmes qu'aux hommes.

Les maladies chirurgicales particulières du ressort de ce régime
sont les Erysipèles légers; la goutte modérée dans son paroxysme; les
athéromes, tumeurs et mellicanis, les tumeurs scrophuleuses inflam-
mées; les parais de la seconde espèce; les pies, les Rhagades; le phymosis
et paraphymosis d'inflammation... la gonorrhée virulente et celle qui ne
l'est pas; les maladies des oreilles & des yeux accompagnées de rougeur,
de chaleur et de pulsation, les dartres vives & étendues; les ~~maladies~~
~~maladies des yeux accompagnées de rougeur, de chaleur~~ les petits abcès
critiques à la suite des maladies aiguës; les aphthes, les ulcères au voile
du palais; la grenouillette; l'inflammation de la luette, celle des
amygdales. Dans toutes ces dernières circonstances, l'effort des alimens
solides irriterait les parties sur lesquelles il agirait directement et de
manière même à en faire dégénérer l'affection.

Les amputations, extirpations, réductions de fractures et de luxations,
d'une moindre conséquence que celles énoncées dans le premier chapitre
comporteront le premier article de régime indiqué dans celui-ci.
la préparation que les autres exigent en font partie. les incisions
simples dans des endroits essentiels, comme sur le périoste, p.e.
seront dans le cas de l'exiger. les larges vésicatoires, les Vantoufes
scarifiées, l'extirpation de tumeurs enkistées, la cataracte, la
fistule lacrymale, l'arrachement du polype du nez de fait auront
de ces circonstances qui la demandent, mais qui ne la demandent
que pour le moment. il n'est pas jusqu'à la saignée de
[a] Hipp. aph. 13 & 14 lib. 1. à parer Liv. X. ch. XIV.

Dans la résistance ne peut être au dessus de ses forces. le chyle donc qui en résultera aura toutes les qualités propres à fournir un pus bonable, et les bords de la plaie seront dans la disposition la plus favorable à la cicatrisation. Observons ici quelque différence à raison de la qualité plus ou moins acrimonieuse des humeurs, de leur plus grande disposition à l'alkalescence. Dans tous les cas accompagnés de ces vices tels que le chancreux, le venereux, le scorbutique on supprimera toute substance animale pour se retrancher sur les Végétaux sur les farineux, sur le lait. la faiblesse, la cachexie acide est une raison pour insister davantage sur les viandes indiquées.

Nous répéterons encore ici la nécessité de fixer d'une manière à peu près invariable, mais au moins suffisamment réglée l'intervalle des repas entre eux, afin de concilier aux humeurs cette précieuse égalité qui leur est si importante. Avicenne qui comme tous les Médecins arabes avait passé la fantaisie de la diète aussi loin que la foi aveugle à la polypharmacie, voulait qu'on ne donnât à manger que toutes les sept heures, C. a. D. trois fois en deux jours [a] mais Celle dans la lecture de qui les Arabes ne puisent pas leurs préceptes, avait donné longtemps avant, le plus sage de tous les conseils à ce sujet, c'est que le besoin doit déterminer le tems des refectons, et qu'il n'en est aucun où il faille priver de ~~restauration~~ restauration celui chez qui l'on craint la défaillance. Nous dirons à cette occasion qu'il n'est pas moins essentiel de ne pas trop rapprocher l'heure des pansements de celle des repas. il n'abonde presque dans le tems de la digestion qu'un chyle encore mal élaboré. c'est ce que nous avons vu plus d'une fois dans les hôpitaux, où il est et nous sans doute qu'on semble équivoquer sur la cause de ce pus mal digéré et sur le mauvais état qui en résulte. nous nous sommes assurés par plus d'une expérience que ce qu'on attribue souvent à l'influence d'une atmosphère trop peu élastique, n'a d'autres causes que l'abus dans nous sollicitons la réforme.

C'est sur la combinaison des circonstances que la quantité doit être réglée en general, il y a ici toujours moins de risques dans un peu plus de frugalité, que dans son contraire. la frugalité était l'appanage des anciens peuples guerriers dont les blessures étaient très fréquentes et qui devaient souvent être gravés par la manière dont la guerre se faisait dans les tems la; et l'histoire qui nous en a conservé la mémoire nous apprend avec quels moyens simples on en procurait la guérison.

Un philosophe de ce siècle a prétendu qu'on pourroit assigner le caractère national d'après les alimens dans on fait usage dans chaque pays [b] D'après cette connaissance, le chirurgien doit aussi diversifier le régime de ses blessés à l'époque surtout où ils nous occupent maintenant. Dans les pays du nord, la chaleur est plus concentrée à l'intérieur, il faut des viandes plus solides. les habitants des pays chauds, en general bien moins robustes, plus énervés par les feurs excessives aux quelles ils sont sujets et par l'abus des plaisirs [c] Lib. Cantior. [d] Esprit des loix.

avec quels ils se livrent avec moins de réserve, s'accommodent mieux
d'aliments plus doux, plus faciles, plus aqueux et qui tempèrent l'aérimonie
de leurs humeurs. l'application de la règle diététique doit donc être modifiée
par ces différences. Dans nos climats tempérés, on la déterminera en ac-
cordant davantage à l'humidité & robuste pour le tempérament
semblable le rapprocher de ceux du nord; et en cherchant par des moyens plus
analogues à ceux qu'on emploierait dans les provinces du midi à corriger
l'aérimonie dominante dans les autres. Les légères maladies inflammatoires,
Des yeux surtout, demandent un régime rafraichissant. elles sont presque
toujours accompagnées de chaleur, de constipation. telle est l'ophthalmie ordinaire,
l'enchyrops, l'anthrax, le charbon des paupières. la dartre même de ces parties,
l'onglet, supposent toujours de l'aéreté; ainsi que le rouissement des
paupières, leur union avec inflammation et rougeur.

Les femmes et les enfans ont moins de force que les hommes. la nature
aussi, semble leur avoir donné plus de goût pour les aliments qui exigent
de moindres efforts de digestion, comme les fruits, les végétaux, le lait.
l'une des causes peut être de la plus mauvaise santé des femmes dans ce
siècle et dans notre patrie, ne serait-elle pas due à ce qu'elles s'écartent
de ce vœu de la nature, qui a moins marqué par la différence des
sexes celle qui distingue l'un de l'autre, que par tout l'ensemble, qui
fait de l'un un être fort, capable de résister au travail, à la fatigue;
de l'autre un être faible, délicat et irritable en proportion de sa
délicatesse. toutes circonstances dont aucune ne doit échapper à celui qui
est chargé de veiller au régime des uns & des autres.

Les fruits bien murs trouvent ici leur place. ceux d'été méritent la
préférence, et ils naissent dans une saison où leur bonté est plus marquée
et leur usage plus nécessaire. Celle qui blâme ceux d'automne pour
les blessés, ne les regarde en général comme pernicieux, que quand on
en abuse. C'est la quantité qui incommode, jointe à d'autres excès. il est
certain qu'alors elle ajoute un plus grand danger à celui même qui naît
d'autres causes. Mais quand on leur donne, ajoute l'hygiéniste Romain,
la préférence sur d'autres aliments, il faut savoir se garder de l'abus.
en proportion de ce qu'on ajoute à ceux-là [A] loin de les croire un mal,
il est certain qu'on ne peut méconnaître leur avantage dans bien des
circonstances. le goût, l'odorat, la vue, tout est satisfait [B] ils se digèrent
facilement, ils entretiennent la liberté du ventre, rafraichissent.
C'est un doux savon qui passe dans le sang et qui contribue à en unir
tous les principes. ces avantages sont ceux que désire le chirurgien. nos
fruits les possèdent tous. telles sont les diverses paires d'été, l'abricot, le bon
cherry, les cerises, les groseilles, les pommes-reinettes, les oranges, les citrons...
mais ne voyez-vous pas encore tous les jours refuser aux cavaliers -
[A] Cels. de Med. lib. 1. - fod. Laum. Dur. Com m. 260. [B] p. d'gin. lib. 1. C. 53.



ces substances agréables préparées en meunies par les mains de la nature, ne
les voyez pas leur être refusés par les mêmes tyrans qui ne saignent
point de prodiguer aux fiévreux et aux blessés des vulnéraires & des Syrops
échauffants et des marlians ! Le grand Boerhaave fut un des premiers
au Com. mouvement de ce siècle, qui dans la maladie aigue d'un homme
de la cour, osa lui donner des saignées, des mures et des grolles. Le succès
parla en faveur d'un homme assez connu pour ôter ce préjugé,
et la tourbe vulgaire des praticiens subalternes calomnier cette conduite,
tout en prescrivant les mêmes fruits en confiture, ou en Syrops. [a].

Le vin, la bière, le cidre et les autres liqueurs les mentées peuvent être
accordées à ces convalescents, à condition que ceux qui sont les plus sus-
ceptibles d'irritation, les trouperont en les étendant dans une certaine quan-
tité d'eau, pour que les nerfs en soient moins affectés. par ce moyen
les dispositions à putridité sont corrigées, les digestions se feront mieux,
les forces renaîtront plus vite. les anciens avoient du, à senti le desavan-
tage d'une bière purement aqueuse // l'eau ne nourrit point, dit Oribase,
elle sert seulement de véhicule aux aliments. C'est pour cela qu'elle ne peut
fortifier la faculté vitale. aussi Hippocrate en a-t-il abandonné
l'usage pour donner la préférence au vin miellé, à l'oxymel, au vin.
// l'eau n'apporte de force par elle même... il faut en quelque sorte que le vin
lui donne la main pour la conduire et la distribuer dans nos corps [a]
ôter la crudité de l'eau, c'est la rendre plus miscible à nos humeurs.
rien n'est plus propre à opérer ce effet qu'une légère addition de l'huile
essentielle que contiennent les spiritueux. un favorable encore plus
efficace en pareil cas c'est le miel trop négligé de nos jours et dans
les anciens faisoient un bien plus grand usage, justifié par leurs succès.
// en toutes ulcères intérieures, le miel, dit Paré, est fort souvent mandé. outre
// qu'il aide à la digestion et distribution, il est aussi très propre à telles ulcères.
[b] nous suppléons peut-être à son usage par le sucre dans il se fait
actuellement une si prodigieuse consommation. Le Dr Pringle ne fait
pas difficulté d'attribuer à cette substance, le succès presque général des
fièvres putrides [c] mais il est constant que l'usage des acides devient
plus utile encore, contribue beaucoup plus à en diminuer et la longueur
et les accidents, de même que dans celles du ressort de la chirurgie.

Les boissons ordinaires sont les mêmes à peu près que celles dont il a été
parlé. mais l'absence de la fièvre et des symptômes de chaleur est une
raison pour en modérer l'abondance, parce qu'un dyspepsie n'est que
facilement, ne peut fournir à un pus lavable, ni servir à rappeler les forces.

Le sel marin et les assaisonnements en général sont plus nécessaires au
végétal qu'à l'animal, quoique M. Pringle prétende qu'il est l'assaisonne-
ment indispensable de la nourriture animale. ses expériences à lui même
ont prouvé que le sel a un certain degré est, physique. Les tartares carnivores
[a] Van Sw. in Aph. Boerh. 88. [b] Med. Collect. lib. V. cap. 1. [c] Malad. d'armées.

ne la recherchent jamais, tandis que nous voyons tous les animaux
frugivores le désirer et le trouver on ne peut même de son usage. nous
ne pensons pas de même au sujet des autres assaisonnements connus dans
nos cuisines sous le nom d'Épices. Ce sont des aromates assez concentrés qui en
exerçant vivement leurs forces stimulantes, ne peuvent qu'augmenter les
contractions du cœur et rappeler la fièvre. on ne saurait donc trop les bannir
du régime de ceux chez qui cet excès de vitesse dans la circulation est si
fort à craindre. le vin n'a pas cet inconvénient. il s'étend dans l'eau et s'y
mêle, au lieu que les aromates ne perdent que très difficilement leur arôme
on a fait bouillir inutilement dans huit-aux différentes, du poivre, sans
pouvoir venir à bout de le débarrasser de la pierre. L'ail est une des prin-
cipales saïsons qui rendent l'usage des ragoûts si suspect à ceux chez qui les
digestions se font difficilement.

3. La Suppuration Considérablement diminuée dans les grandes
blessures et autres solutions de continuité, la longue absence de la fièvre et
des accidents qui l'accompagnent, l'éloignement absolu du danger, sont
autant de circonstances qui dans le dernier tiers des maladies et des
opérations chirurgicales les plus aiguës, et de celles qui le sont moins, quoiqu'
de la même nature, exigent que la quantité d'aliments soit augmentée
d'une manière toujours égale et proportionnelle à celle qui a été jugée
convenable dans le tiers de l'orgasme, soumis aux variétés des premiers
régimes dont nous avons parlé. nous nous expliquons. celui à qui l'on a
accorde plus tard du bouillon à laviande, soit parce que les accidents étoient
au plus haut point de violence, soit parce que les humeurs grasses étoient
viciées et enclémentes à la dégénérescence putride, s'élève encore dans sa
convalescence plus ou moins de cette disposition -- et conséquemment il
est nécessaire d'être encore plus réservé auprès de lui relativement aux
substances animales. il en est de même du régime opposé dans les cas
qui le sont. En général, la très grande règle non écrite, l'ignorance
civile et pour les uns et pour les autres, une cicatrice prête à se faire, ou qui
est récente encore est facilement détruite par l'effet de l'intemperance.
nous croyons que l'usage des aliments doux et simples indiqués au
paragraphe précédent, et seulement augmenté pour la quantité est
plus convenable que tout autre. la moindre acrimonie est à éviter
dans tous les cas, dans le moins fâcheux on suppose toujours un certain
degré.

C'est encore ici principalement que les habitudes soit de climat, soit
celles qui sont particulières à chaque individu méritent d'être considérées.
car l'état des maladies chirurgicales qui font notre objet actuel est celui
qui se rapprochant le plus de la santé, paraît être le plus dépendant aussi
des règles précises de l'hygiène. ce sont des hommes ou absolument conva-
lescents ou médiocrement incommodés, mais qui ne sont supposés affectés
d'aucun vice particulier, sans quoi nous les laisserions sous l'empire d'un régime
moins libre. les questions qui nous restent à résoudre dans cet article se réduisent



Le Régime en question n'a rien d'altérant. il est destiné à rétablir les forces par une bonne nourriture, qui s'éloigne également de tous les extrêmes. c'est moins par la qualité des choses que par le bon usage de l'organe, que nous en évaluons le bien, parce que nous savons que c'est lui qui fait la première et la plus essentielle des opérations propres à assimiler ce que nous prenons à notre sang & à nos humeurs. nous ne croyons donc ni avec les arabes à la prétendue efficacité dont ils ont imaginé que les parties des animaux exercent dans les maux des organes analogues. Ces rêveries s'effacent du souvenir des hommes avec les trop fameux préceptes de l'Ecole de Salerne, regardés long-temps comme des oracles -- livre cependant le plus vuide de bonne doctrine, et l'un des plus mal écrits peut-être qui soient sortis de la plume des Médecins.

Le choix des aliments que nous avons à conseiller, se réduit donc à la proscription de la cochenaille, de l'anguille, de toutes les chairs trop compactes, et dont l'effet connu est de mettre obstacle à la liberté de la transpiration tel encore que les figues, les champignons de [a]. le fromage est une substance que Boerhaave a reconnue n'être dissoluble par aucun mentru par même par l'eau régale. la colle qu'on en retire est de la plus grande dureté & absolument indissoluble à l'eau [b] nous le bannissons encore. Les huileux, outre le désavantage de se rancir facilement ont encore celui de porter aux lieux affectés une matière propre à s'opposer soit à la résolution, soit à la cicatrice; enfin celui d'amener dans les fibres une laxité toujours fâcheuse, en quelques circonstances que ce soit, mais surtout chez les gens faibles, dans les hernies de cause interne.

C'est de toute antiquité que le lait a été compté au nombre des aliments les plus analogues à nos humeurs & à notre constitution. C'est une substance qui a déjà le degré d'assimilation que les autres n'acquiescent qu'après les efforts redoublés des organes digestifs et de ceux du poulmon. il conviendrait de donner à ceux chez qui il pèche, celle des nourritures qui exige le moins d'action de sa part. C'est le lait sans contredit, aussi après les plaies funestes du poulmon est-il l'unique ressource de ceux chez qui la phthisie en a été l'issue. celui qui mérite la préférence sur tous est celui de femme. il possède au premier degré cette analogie qui le rapproche davantage de notre nature. la femme qui le fournira doit avoir qu'il est possible être jeune, saine, vivante à la campagne, exercée comme le font celles qui n'y font ni riches ni pauvres. C'est quatre à cinq heures après le repas de la nourrice, que le lait a les conditions les plus désirables. plutôt il est encore cuit pour ainsi dire, il participe trop de la nature des aliments. plus tard, il est déjà écroulé, un peu [a] Sanct. med. Stat. Sect. III. 27, 28. [b] Mann. de Hæc. de Stockholm. 429.

Donc à un petit nombre.

M. de Buffon ne considère la nutrition que comme un effet en quelque façon secondaire des aliments. ils sont principalement destinés, dit cet auteur élégant, à servir de lest au corps. la défaillance de l'air en effet paraît être autre chose que le rapprochement des pores de ces canaux intestins rudes. [L.] nous semblerait d'admettre sans restriction cette cause générale des défaillances. certaines blessures graves originaires des diètes de quarante et de cinquante jours, pendant lesquels les pores de l'estomac, loin de se coller, semblent au contraire s'éloigner par la distension que produisent les boisons et l'air qui y jouit de son expansibilité. nous avons des exemples affaiblis aux faiblesses de gonflement qu'à celles d'effaiblissement. mais nous voyons qu'en état de santé, ou au moins dans ces états où les aliments sont nécessaires, il n'est pas sans exemple qu'une trop grande réserve sur leur quantité n'ait produit de semblables faiblesses.

Un gentilhomme né avec une constitution assez délicate, avoir été valetudinaire dans l'enfance. la crainte de surcharger un estomac qu'on croyait très faible, avoit dicté à ses parents et à son gouverneur un régime très strict pour la quantité et pour la qualité des aliments. Des dîners frais, quelques crèmes, des farines toujours accordées avec la plus grande réserve avoient été jusqu'à quinze ans sa seule nourriture. mauvaise préparation sans doute au genre de vie au quel un militaire se trouve exposé ensuite. Dans sa première année de service; il commença insensiblement à l'affranchir de l'austérité des règles aux quelles son gouverneur qui l'avoit suivi, s'obstinoit à vouloir l'astreindre. celui-ci traînant d'interposer une conscience timorée par une condescendance tacite ou par trop peu de fermeté, vint même se retirer, que d'être témoin d'un régime reculant plus sage, mais non moins téméraire à ses yeux. le jeune homme reprit des forces entraînées après les signes de délicatesse avoient fait place à un tempérament devenu très robuste. l'énergie même de ce tempérament le conduisit à une passion. cette passion l'engagea dans une affaire sérieuse, épineuse où le bras et l'avant-bras percés d'entraînantes furatilles de quatre playes qui seroient compliquées amenerent plusieurs accidents qui se terminèrent enfin par des cicatrices laides. quelques douleurs assez légères s'y firent sentir dans un temps nébuleux; et le convalescent âgé alors de 22 ans fut condamné à prendre les eaux, qui l'équivalloient de sueurs. de retour chez lui, l'amaigrissement qui survint en bras sur tous qui avoient été le siège du mal et dans les extrémités inférieures fut taxé de suite d'amaigrissement suite d'avoir pu faire de bonnes digestions. En conséquence de cette théorie, on ramena le patient à son régime d'enfance. on lui prescrivit les solides, on lui mesura les boisons. il parvint à aller de mal en pis. un médecin prétendu physicien et qui s'est établi le médecin de son neveu, diminua les aliments en proportion du mal aisé. plus il étoit faible, moins il pouvoit digérer; il faut donc lui donner peu et très peu. Enfin après en avoir consulté plusieurs médecins et chirurgiens, pour décider si la pléthore

[L.] Hist. nat. Tom. II. p. 184.

produire la paralysie, ou celle cy, celle là. chacun propose des remèdes
tant internes qu'externes: un homme qui n'avoir pas encore ouvert son avis
donna celui de suspendre tout autre moyen et de nourrir le jeune homme
d'abord avec des analeptiques pris en plus grande quantité, puis dès la première
huitaine avec des aliments de plus de consistance. Ce conseil prévalut. Les
succès encouragea à continuer. en quatre mois l'homme n'étoit pas
reconnoissable. il avoit depuis longtemps une constipation opiniâtre. Me-
ceda. la transpiration supprimée depuis longtemps reparut; mais la
chose la plus évidente fut de le voir en quelque manière lesté. Car
dès les premiers jours, la pesanteur et l'embarras de la tête qui ne provenoit
que de vacuité se dissipèrent.

L'habitude fait beaucoup. elle doit être respectée. Galien raconte qu'Arius
le peripathéticien qui étoit fort délicat et qui depuis très longtemps éprouvoit
un sentiment de froid à l'orifice supérieur de l'estomac, l'étoit toujours
gorgé de l'eau froide avec le plus grand scrupule. Dans un accès de
fièvre, son médecin opiniâtre à lui en prescrire et le philosophe paya de
sa mort l'imprudence de celui qui s'imaginait lui rendre la vie. [a] —
Les Contraires, si leur nécessité est bien établie, ne doivent donc se succéder
qu'avec beaucoup de précautions & de réserve [b] celui qui ne mange qu'une
fois par jour, sera incommodé s'il divise la somme de ses aliments, tandis
que celui qui a coutume de les diviser ne les réunira pas sans inconvénient
[c] non seulement donc c'est un mal de nourrir trop promptement ceux
qu'on a assés longtemps à une diète sévère, comme il ne faut pas
risquer d'en imposer une trop rigoureuse à ceux qui vivent dans les délices
d'une bonne table. le danger est dans le genre d'aliments fait il en
mieux, n'est pas même sans péril. quand de Citoyen de Genève
a dit que c'étoit un boucher et un marchand de vin qui faisoient mourir
plusot qu'un médecin ou un chirurgien un paysan malade [d] nous
croions que cette phrase ne contient qu'un bon mot dénué de raisons
solides. car il est de fait que dans les maladies, soit internes soit externes
qui surviennent dans les campagnes, l'abus conforme à l'affertion du
philosophe à paradoxer tue la moitié des paysans. C'est par ce qu'ils
courent à la boucherie, dès qu'ils sont malades ou blessés, tandis qu'ils
ne connoissent pas en santé l'usage de la viande, c'est pour cela
dis-je, que la plupart périssent. le déclamateur reproche à la médecine
de ne rendre que des cadavres à la société. mais le vin qui dans d'autres
temps peut-être corrigeoit les mauvais effets des substances animales, dans
un moment d'inflammation ne peut que les doubler et assurément ce
n'est pas la société que sa méthode peuplera de cadavres.

[a] Galien. lib. de Consuetud.

[b] contraria sensim adhibere oportet atque interquiescere. Epid. lib. 19

[c] periclitatur et qui semel et qui bis in die cibum in contrariis et contris confu-
tand in eum affundit. Cels. lib. 1. prof. [d] Emile T. 1.



jaunâtre et n'est pas entièrement exempt d'une légère odeur urineuse. On connaît tout l'avantage de la succion immédiate aussi. A. Paré n'a - et il paraît s'assurer que dans les playes du pectoral, le lait de femme est préférable à celui d'ânesse, par sa légèreté et sa douceur est celui qui s'en approche le plus. on estime ensuite celui de chèvre. celui de vache quoique mis au dernier rang est le plus usité. c'est même de lui et de son usage qu'on doit entendre tous les préceptes donnés au sujet du lait, lorsqu'on n'en a pas spécifié d'autres. les chirurgiens l'ont en général adapté aux ulcérations internes. Les remèdes propres aux ulcères de l'estomac, dit Paré, doivent être médicamenteux et alimenteux, non acides de peur d'induire douleur inflammation et vomissement. aussi ils engagent de digérer les aliments. le lait de vache, avec moyen d'émulsion et un peu de miel commun est singulier [6]

Ce n'est pas seulement dans ces cas, mais dans tous ceux où la lymphe pèche par excès d'aéreté que l'usage du lait trouve son application. telles sont les différentes maladies cutanées, celles surtout où les éruptions sont accompagnées de démangeaisons, les affections vénéreuses, les scorbutiques, les acideurs qui sont la suite des poisons corrosifs, dans les maladies d'irritation des reins et de la vessie [7]

La crème est un baume naturel interne et externe du meilleur usage, ami du corps, propre à adoucir quelque chose d'acrimonie que ce puisse être. elle est regardée comme un remède supérieur dans les playes et les ulcères [8] nous croyons enfin ne pouvoir mieux terminer ce qui concerne cet aliment précieux que par l'éloge qu'Arétée lui a déjà consacré de son temps. « le lait, dit cet auteur, est agréable au goût. on le prend sans peine, il nourrit très bien. c'est l'aliment avec lequel nous sommes le plus familiarisés dès l'enfance. il diffère des autres remèdes en ce qu'il rejoint la voie et qu'il ne fait point passer la gorge d'impression d'agréables. il en calme au contraire l'irritation, facilite l'exercice de la pituite, la liberté du ventre. c'est dans les ulcérations le remède tout à la fois le plus doux et le plus souverain, puis qu'il dispense de tous autres et même d'aliments celui qui en fait usage [9]

On connaît en général les précautions qu'il exige. il suppose les premières voyes nettes... il s'allierait mal avec les acides. » Notons, dit Paré, que si le lait pris, le malade avait soit aigres, difficulté d'haleine, chaleur non accoutumée, enflure et fluxion du ventre —

[6] *livre de Paré* liv. x. ch. xxiii. [7] *ibid.* liv. iii. ch. xviii.

[8] *ibid.* liv. xvii. ch. 58. [9] *Cremor lactis balsamum interno externeque usu omnium optimus. hinc plitificis summu solamen ut et vulneri ulceri aspero egregium.* H. Boerhaav. chem. 7. 11. p. 99. [10] *Arétée de Caprée* *lib. i. c. viii.*



« Douleur de tête, il faudra d'écarter grandement le dit lait. [a] et étendu dans l'eau on divise par le sucre, la digestion s'en fait toujours d'une manière plus complète. Si on désire de le donner au malade pour seul aliment il faut le conduire insensiblement à ce point, et revenir de même à un autre régime d'une manière plus insensible encore; car l'estomac accoutumé depuis longtemps à l'inertie, par ce que le lait ne demande aucun effort, sera peu capable de ceux qu'exigent des aliments plus solides:»

Mais au milieu de cette foule d'aliments que nous abandonnons au choix du chirurgien et de son convalescent, imiterons nous André de la croix qui conseille d'en éviter la variété, [b] ou A. Paré qui ne craint pas de solliciter la gourmandise par l'énumération agréable des meilleurs gibiers et des poissons les plus délicats, sans ajouter d'autre règle de restriction, que celle de la puissance de la bourse du patient [c] il résulte d'une trop grande diversité un dyspepsie trop éthyrogène et donc les principes sont mal unis. D'ailleurs cette variété est un appas à la gourmandise et nous croyons qu'il faut éviter de la trop favoriser. nous ne nous dissimulons pas d'un autre côté les inconvénients d'un genre de nourriture trop longtemps exactement la même. admettons la diversité mais sans sortir des bornes d'un juste et loisible milieu.

Chapitre quatrième

Du Régime Tonique - analeptique

Après avoir traité du Régime d'abstinence qui convient aux inflammations soit naturelles, soit artificielles, que le chirurgien considère comme maladie, ou qu'il emploie, comme moyen de guérison, après avoir indiqué de quelle manière il est à propos de se relâcher de cette première sévérité et de ramener insensiblement à la nourriture commune à ceux qui se portent bien, il nous reste encore à déterminer quel est le genre d'aliments convenable aux maladies chroniques chirurgicales. C'est vraiment dans celles cy qu'il est essentiel de trouver dans la nourriture du malade le moyen de contribuer à sa guérison, ou au moins de diminuer les maux aux quels il est exposé. on peut les diviser en trois classes d'une des maladies chirurgicales chroniques d'épuisement, les autres celles d'épaississement lymphatique, la dernière celle de relâchement.

1. Tout accident, ou toute opération, qui a laissé à l'extérieur une issue libre et contre nature à des matières quelconques y ont établi une

[a] d'après de Paré liv. x. ch. xxiv. [b] And. a Cr. lib. III. Tr. I. Cap. VII.

[c] d'après de Paré liv. x. ch. xiv.

Disposition particulière en vertu de laquelle les humeurs s'y portent
comme au lieu qui leur présente le moins de résistance... de là
affaiblissement et appauvrissement relatif à l'abondance de ces
égouts: c'est ainsi que les fistules, les ulcères, les cautères, les vécus
produisent ces symptômes d'épuisement. ils sont plus marqués enco-
lors que ces issues naturelles, morbifiques ou artificielles sont placées
à la proximité de quelque viscère essentiel comme le foie ou le
poumon, après l'empyème qu'on n'aura pas dû ou pu cicatrifier.
l'Espece de fièvre cachectique qui survient exige l'usage des
analeptiques analogues, tels que les dufts frais, le lait, que nous avons
soin dans ces cas là de couper avec le quinquina. les crèmes de ris,
d'orge; les farines simples et composées telles que les gruaux de bled,
d'orge; la semoule, le vernichel, le Salep, unis avec le lait, ou
avec le bouillon gras léger et animé d'un peu de canelle. c'est le moyen
de restaurer, en substituant un chyle de meilleur acabit et qui
corrige les qualités de celui qu'on ne peut supposer que vicié.
Ces qui portent depuis longtemps des ulcères d'un mauvais genre; ceux
qui ont vécu dans l'abus des aliments trop aérés, ou les pauvres qui ont
souffert d'un vice opposé, les faiblesse nerveuses suites des lésions violentes
rhumatismales n'exigent pas un autre régime; non plus que l'ankilose
sèche, l'ossification des capsules ligamenteuses des articulations,
la trop grande rigidité des fibres.
Un officier épuisé de masturbation à 17 ans, avoir renoncé dès lors
à cette infame habitude pour se livrer à une autre qu'il le put
envisager les plus décidés auprès des femmes. l'épuisement fut en raison de
l'imprudences et les signes de la verole la plus caractérisée vinrent
à paraître à vingt ans de nouvelles amertumes à sa situation. on lui
administra des frictions peu ménagées, et qu'on avoit cru à raison
de sa maigreur extrême ne devoir faire précéder d'aucuns bains. à
la huitième, il survint un peu d'embarras dans le mouvement des
genoux. on craignit l'ankilose et ce fut une raison pour rapprocher
les frictions. à la douzième, le jeu de l'une et de l'autre articulation
devint impossible. un petit craquement s'y faisoit appercevoir et pas
le moindre gonflement à l'extérieur. la salivation eut abondante
indépendamment des sueurs provoquées par art. nous conseillâmes
à celui qui dirigeoit ce traitement de mettre son malade à l'usage
des crèmes de ris, des gruaux d'orge, du Salep, de supprimer les frictions
sudorifiques, d'éloigner, d'adoucir les frictions. en deux mois de temps
le craquement se dissipa, la mobilité revint, et le malade qui changea
de conduite se rétablit parfaitement; quelque temps après,



Ce sont toutes les parties, mais principalement les externes, telles que la peau, le tissu cellulaire; les extrémités telles que les mains, les pieds, celles qui sont froides de leur nature comme l'oreille, qui sont le siège des vices dont nous parlons. les opérations qui y conviennent sont rarement du ressort du régime qui doit leur être adapté. on n'a vu guères ces sortes de tumeurs quelconques que lorsqu'elles ont été enflammées. si on les attaque avec le fer, elles cessent d'être indolentes et de devoir être considérées comme telles. elles passent sous le domaine du régime anti-phlogistique.

Les pays froids et marécageux, les hivers longs, l'enfance et la vieillesse, le vice scorbutique ou cachectique, l'abus des aliments grossiers, toutes causes froides et dont l'action s'évalue sous les accessoires ordinaires, et même souvent les causes de cette classe de maux. C'est à en borner les effets que l'art doit diriger les efforts.

il y parvient au moyen d'une nourriture plus abondante en principes chauds aérés et volatils, propres à franchir en quelque sorte les barrières que la tenacité de ces humeurs oppose à l'action des remèdes. tels sont ces oiseaux qui ne se nourrissent que d'insectes, et dont le fumet annonce combien leurs chairs sont exaltées et disposées à la putréfaction. telle est celle encore des différents gibiers et poissons, de ceux surtout qui se nourrissent d'autres et dont la chair est plus aérée, plus animalisée plus alkalinie. il faut ici des viandes faites, de vielles volailles pour fortifier les consumés. les bœufs de vigiers, d'aerisilles, d'anguilles et pour les pauvres l'usage des végétaux et surtout de ces bulbes qui abondent en principes volatils alkalis, comme les oignons, les ails, le cresson et tous les anti-scorbutiques chauds, les truffes noires, les noix, les navettes et surtout l'usage du vin.

3. il est encore une classe particulière ~~de nourriture~~ d'aliments dont l'effet analogue aux précédents qui en constituent une partie seront cependant plus marqués encore par le degré de ton qu'ils pourront rendre à des solides relâchés outre mesure. et qui permettront à raison de cette disposition ou un adème général, ou des épanchemens particuliers. Cette nourriture aura principalement pour but les vices extérieurs qu'on peut raisonnablement rapporter à la faiblesse et au défaut de ton des solides.

De ce nombre sont l'adème général ou leucophlegmasie, le relâchement des articules, les luxations de cause interne, la paralysie musculaire accompagnée de relâchement des ligamens, la diastase de cause interne, l'hydrocephale, l'ophthalmie humide, la goutte serene



provenante de la paralysie du nerf optique, l'hydrophtalmie, l'hydropisie
des paupières. nous placerons même ici les hernies de cause interne
et les tumeurs qui suivent leur réduction. celle d'Erasmus, p.c. veut un
régime léger, mais capable de donner du ton à ce viscère. l'auteur de
la chirurgie pratique conseille de mettre le malade à l'usage
du vin s'il n'y est pas; de lui donner de tins en tins celui de Rota,
de Malaga; des dufs, des crâmes de ris qu'on suspendre avec un peu
de canelle pilée, de noix muscade. Nous insistons sur les aliments secs
chez les herniaires trop gras. point d'huileux qui relâchent la peau
et les muscles. toute hernie vient en effet de l'excès de force du
contenu sur le contenant. il faut donc que ceux qui ont des hernies
mangent peu, il faut qu'ils évitent les aliments flatueux et
tous ceux dont il se dégage beaucoup d'air, surtout les jours de
grand vent et quand il fait froid. le reflux de transpiration sur les
intestins leur donne presque toujours des douleurs alors.

Ces indications acquièrent plus d'importance en raison de celle
des parties affectées, elles en acquièrent encore en raison de leur étendue
comme si la plupart des grands ligaments ou des grandes articulations
étaient le siège du mal; la vieillesse et l'enfance, les femmes... les
tempéraments phlegmatiques et pituiteux font comme dans les
maladies de la classe précédente, les accessoires qui exigent un régime
plus renique. il en est de même de l'habitation des pays marécageux
et humides, du voisinage de la mer, des grands lacs, des rivières,
et encore plus de celui des marais ou eaux stagnantes. les automnes
pluvieuses, les constitutions humides de l'atmosphère... la lenteur,
l'inactivité du caractère, le chagrin... le défaut de mouvement...
la pauvreté sont autant de circonstances qui ajoutent à ces maladies
le plus de désavantage et dont le concours nécessite aussi le régime
que nous croyons devoir y adapter.

Dans tous ces cas, ou la matière est trop peu consistante
et pénètre ainsi les solides, ou elle l'est trop et ne peut être ainsi
résorbée, ou les solides manquent de ton et laissent les liqueurs
s'extravafer. le Régime tonique convient à tous. il donne aux
solides la force de brayer ces humeurs épaisses. les solides agissent
sur elles avec plus d'énergie et les dissolvent. Si elles sont dissoutes,
il en favorise l'expulsion ou la résorption... et dans tous ces cas, plus
la partie acquiert de ton, plus la disposition à l'épanchement
s'éloigne.

Outre les aliments que nous avons indiqués dans le paragraphe

precedens, nous croyons que ces maladies et les guerisons qui leur
conviennent les quelles se réduisent presque toutes à la paracenthese
à la ponction du scrotum, à celle des paupieres, aux scarifications et
mouchesures, à l'application de quelques spiritueuses externes deman-
dent qu'on soit un peu plus réservé sur l'article des biffons. l'empyeme
suppose dissolution, ou défaut de son dans les membranes et le tissu
pulmonaire, de sorte que l'evacuation des eaux par ce moyen ne
guérit pas plus l'hydroisie de poitrine, que la paracenthese ne guérit
l'ascite. mais c'est toujours un grand moyen et trop negligé peut-être
l'operation en pareil cas donne lieu à l'art d'employer ses ressources
avec plus de données de succès. Locum medicinae facis, pour nous servir
de l'expression de Caffé. or de tous les moyens qui restent, les meilleurs
sont tirés des regles de l'hygiene. l'abstinence totale de biffon a été
utile; mais c'est un remède dont on a abusé et par lequel nous
croyons moins que par la régime. il faut moderer la quantité
des biffons à moins qu'on ne s'appereçoive que la somme des urines
et des sueurs n'y soit équivalente. il est nécessaire, comme Caffé
le prescrit en general pour l'automne de boire moins, mais de boire
du meilleur vin minus sed meracius bibere. le pain grillé, les roties
au sucre, les biscuits, les poissons, les rissoles rotis sont les aliments
propres à absorber les liqueurs qui surabondent et à leur muniquer
aux fibres la force de les résorber et de les expulser. les vegetaux
qui ont la vertu diuretique tels que les artichaux, les asperges, les
celeri font ici des merveilles.

C'est encore le cas des liqueurs & du Caffé. nous ne sentons
jamais mieux notre existence que lors qu'il y a plus de mouvement
dans la machine, que la circulation est plus vive, les nerfs plus
agités. c'est le moment où notre physique monte au ton de la
jouissance la plus exquise, nous fait éprouver la sensation la plus
déliieuse. or rien n'est plus propre à produire cette sorte d'ivresse
momentanée que l'usage du Caffé surabondant. mais le danger
d'en abuser consiste en ce que des tensions trop vives et trop répétées
usent nos fibres; et qu'à la fin elles tombent dans une atonie
dans un relâchement consequent au degré de tension qui a
precedé - ou bien elles se rediffusent & deviennent insensibles à ces
impressions - ou enfin si la contraction subsiste, ce qui est le plus
douloureux. l'habitude de l'abus a produit convulsion.

Rien de tout cela n'est à redouter dans des air constances,
où l'on souhaite tout ce qui servir à craindre dans les cas opposés, où
un certain degré de fièvre est un des remèdes le plus à désirer. La

[a] fabrius p[er] medicamentum virtutem exercet Boerhaav. aph. 589.

un homme sage, dit Celse, fait quelquefois rappeler la fièvre ou l'augmenter et ne crains pas de paraître doubler les maux qu'il est assuré de guérir par là. [a] Cette manière de parler prouve que ce qui parut d'abord dans le dernier siècle être un paradoxe, lorsque Sydenham osa le prononcer, eut une vaine renommée des anciens qui avoient observé, et que le raisonnement a dicté à Boerhaave ce que la nature elle-même avoit appris aux anciens médecins et l'observation à Sydenham.

à l'égard des affections ne nous en disons différents genres d'équies, aucuns ne doivent être bannis. nous devons cependant remarquer ici que dès que les signes de relâchement extrême sont dissipés, il s'en suit à craindre qu'en insistant trop sur les secours pousés à l'excès, ils ne produisent une acrimoine secondaire propre à ramener des accidents analogues et plus fâcheux encore. il en est ici comme du Régime anti-phlogistique. il est question de s'en écarter insensiblement à mesure que les symptômes qui ont paru l'exiger commencent à disparaître. tantum recedendum quantum morbus remissior extraxis fuerit.

C'est ainsi que la chirurgie par l'usage bien dirigé des alimens & des boissons, peut ajouter aux autres ressources que l'art présente, un des moyens les plus efficaces de les faire valoir. Car on ne peut se le dissimuler, et le travail en suggère la réflexion, c'est que malheureusement les cas essentiels où le régime seul triompherait du mal sont bien rares. Un

Un chirurgien étranger dont on vante la candeur et les talens a été assez heureux pour guérir un cancer ouvert depuis huit ans, et qui avoit rongé la papille et les parties voisines, en ordonnant le régime par son remède. il s'en étoit contenté de défendre l'usage de la viande, de la bière et du vin et de recommander les herbes potagères, le lait, les fruits bien murs et les farines. [b] qui oseroit se flatter d'un pareil succès? quel est le chirurgien qui, d'après le même auteur, nourrit les hydrophobes avec des herbes salées à dessein de les exciter à boire? &c.

Si nous nous bornions seulement nous flater d'être parvenus à établir et à déterminer les avantages de l'application du régime lorsqu'il concourt à remplir les indications offertes par les différentes maladies chirurgicales, nous croirions avoir prouvé assez et secouru suffisamment les vœux de l'Académie.

[a] est sic cum pecti hominis et novare intendum et augere morbum et febres accendere. Cels. lib. iii. cap. ix. [b] progressus ulter. de la chir. sect. 27.